

LGr

P718apSi

Plato. Apologia

Socrate ; Apologie de Socrate
[ed. by Charles Simond].



Presented to
The Library
of the
University of Toronto
by

Prof. G. G. Coulton

NOUVELLE
BIBLIOTHEQUE POPULAIRE



LGr
P 718apSi

PLATON

SOCRATE

Apologie de Socrate

425253
3.7.44

LITIER & LANGUEREAU, Editeurs, 55 Quai des Gr^s Augustins, PARIS. | N^o 359

EXTRAIT DU CATALOGUE

DES VOLUMES DE LA

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE

PAR ORDRE DE LITTÉRATURES

DES VOLUMES DE LA

BIBLIOTHÈQUE POPULAIRE

CONDITIONS DE VENTE

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES,
MARCHANDS DE JOURNAUX
ET DANS LES GARES

LE VOLUME : TRENTE CENTIMES

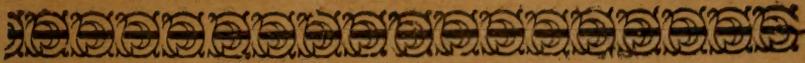
Franco par la poste en s'adressant
MM. GAUTIER et LANGUEREAU, éditeurs
55, quai des Grands Augustins, Paris
Le Volume : 35 centimes

Il suffit d'indiquer le numéro des volumes qu'on désire, sans donner le titre.

LITTÉRATURE FRANÇAISE

Romans. — Contes. — Nouvelles.
Variétés.

8. *Chateaubriand*. Le dernier Aben-
cérage.
9. *Fréd. Soulié*. Le martyr de
Saint Saturnin.
12. *Charles Nodier*. François-les-bas
bleus.
13. *Hégésippe Moreau*. Contes à ma
sœur.
33. *Xavier de Maistre*. La jeune Si-
bérienne.
50. *A. de Vigny*. Souvenirs de Servi-
tude Militaire.
52. *Fenelon*. Education des filles. —
Dialogues des morts.
60. *A. de Vigny*. Souvenirs de Gran-
deur Militaire
90. *X. de Maistre*. Voyage autour de
ma chambre.
98. *Fenelon*. Histoires, contes et fa-
bles.
102. *Mme de Souza*. Eugène de Rothe-
lin.
115. *Lesage*. Le Diable boiteux.
119. *H. de Balzac*. Grandeur et dé-
cadence de César Birotteau.
133. *H. de Balzac*. Le Cousin Pons.
9. *Paul Féval*. Contes de Bretagne.
150. *Les Conteurs Provençaux*. Con-
tes de Roumanille, Mistral,
Félix Gras.
155. *Bernardin de Saint-Pierre*. La
Chaumière indienne.
190. *Fr. Soulié*. Le Tour de France
210. *Furetière*. Le Roman bourgeois
219. *André Theuriet*. L'Oreille d'Ours
222. *François Coppée*. Le Convales-
lescent. — Le Remplaçant. —
En Bretagne.
229. *Henri de Bornier*. Un cousin
de passage.
231. *Paul Bourget*. — Aline. —
Croquis italiens.
234. *Jules Simon*. Colas, Colasse et
Colette.
237. *Alphonse Daudet*. L'arrivée. —
Moa Tambourinaire, etc.
242. *Jean Rameau*. Un prix de vertu
— Le Vieux Guide. — Le Pier-
rot noir, etc.
245. *Jules Claretie*. Catissou. — Tuyet
— Une course de taureaux
248. *Louis Veuillot*. — La chambre
nuptiale. — Petits Voyages.
254. *Charles Deslys*. — Le Zouave. —
La Montre de Gertrud.
268. *Marivaux*. Le Spectateur fran-
çais.
271. *Guy de Maupassant*. La Main
— Le Vieux. — La Parure. —
Sur Mer.
279. *Jules Lemaitre*. L'Imagier.
287. *Paul Féval*. Le Docteur Bous-
seau.
295. *Cyrano de Bergerac*. Histoires
comiques de la Lune et du So-
leil.
296. *Champfleury*. Quinquet. — Un
Religion au cinquième, etc.



PLATON

S'il faut en croire les *Chroniques d'Appollodore*, Platon naquit la première année de la 88^e olympiade, le sept de thargélion, qui était, selon la croyance des habitants de Délos, le jour anniversaire de la naissance d'Apollon. Il mourut, à un repas de noces, d'après Hermippe, la première année de la 108^e olympiade, à l'âge de 81 ans. D'autres le font naître à Egine. Son père s'appelait Ariston, au dire de Diogène de Laerte, sa mère, Perictione ou Potone, qui descendait de Solon, dont il était parent au sixième degré. Il avait deux frères, Adrinauthos et Glaucos et une sœur appelée Potone. Quelques auteurs prétendent que son véritable nom était Aristoclès, et qu'Ariston lui donna le surnom de Platon à cause de sa robuste constitution ou de la largeur de sa poitrine. D'autres affirment qu'il disputa le prix aux jeux Pythiens et aux jeux Isthmiques, qu'il cultiva la peinture et composa des ouvrages poétiques, des dithyrambes, des chants lyriques et des tragédies. Apulée raconte que Socrate eut un songe merveilleux : il lui sembla voir s'envoler de l'autel consacré à Cupidon dans l'Académie, un petit cygne qui vint se réfugier dans son sein et qui s'élança ensuite vers les cieux, charmant les hommes et les dieux par une suave mélodie. Socrate faisait le récit de cette vision au milieu d'une assemblée lorsque Ariston vint présenter le jeune Platon au philosophe. À la vue de l'enfant, Socrate devina dans sa figure un admirable génie : « Mes amis, s'écria-t-il, c'était le cygne de Cupidon de l'Académie ». Platon avait vingt-sept ans lorsqu'il s'attacha à Socrate; après la mort de son maître, il suivit les leçons de Cratyle et d'Hermogène. L'année suivante, il se retira auprès d'Euclide à Mégare avec d'autres disciples de Socrate, puis il alla à Cyrène où professait le mathématicien Théodore et ensuite en Italie où il entendit les Pythagoriciens Philolaüs et Eurytos. De là il se rendit en Egypte avec Euripide et y tomba malade. Les prêtres avec lesquels il conversait le guérirent. Il avait aussi le dessein de visiter les mages, mais il en fut empêché par la guerre qui éclata en Asie. Il rentra alors à Athènes où il enseigna la philosophie dans les jardins d'Académus. » Ses leçons, dit Olympiodore, étaient gratuites et ses succès étaient immenses. Il avait pour auditeurs non seulement les hommes, mais les femmes, qu'il obligeait à prendre des habits d'hommes pour

entrer dans son auditoire. Son commerce était si aimable qu'il séduisit jusqu'à Timon le Misanthrope, et il ne faut pas croire que, dans la conviction profonde qu'il avait de la vérité de sa philosophie, il ait négligé ce qui pouvait la faire le mieux accueillir; il connut l'esprit de son temps et s'y conforma. Quoique pythagoricien par le fond des idées, il se garda bien de convertir l'Académie en une société secrète; il rejeta le serment solennel, les portes fermées, *ἄυτος εφρα*, en un mot le principe de l'autorité sur lequel reposait l'institut de Pythagore. Il avait voué un culte à la mémoire de Socrate; mais il n'imita pas sa conduite et s'abstint d'irriter contre lui la vanité athénienne par des railleries, et de passer sa vie sur la place publique à attirer les jeunes gens. »

Olympiodore lui donne, à son lit de mort, un songe prophétique, car il se crut changé en cygne volant d'arbre en arbre d'un vol si rapide que les oiseleurs qui voulaient l'attraper ne pouvaient le faire. Cette légende eut longtemps cours dans Athènes. Les disciples de Platon lui firent de magnifiques funérailles. Il fut enseveli à l'Académie où il avait enseigné la plus grande partie de sa vie.

Platon eut de nombreux disciples parmi lesquels quelques auteurs citent Théophraste et deux femmes Lasthénie de Mantinée et Axiotée de Phlionte.

Les *Dialogues* de Platon ont été l'objet de plusieurs classifications qui remontent à la plus haute antiquité. Les uns les partagent en deux grandes classes : les dialogues *didactiques*, ayant pour objet l'enseignement de la vérité, et les dialogues *zététiques* ayant pour objet l'art de la découvrir. D'autres les classent en trois séries : dialogues dramatiques, dialogues narratifs, dialogues mixtes. Une troisième classification établit neuf tétralogies de dialogues.

De nos jours on les divise en *dialogues socratiques*, *dialogues polémiques*, *dialogues dogmatiques* et *dialogues non authentiques*.

Les dialogues socratiques sont : *Eutyphron*, *l'Apologie de Socrate*, *le Criton*, *le Premier Alcibiade*, *Charmide*, *Lachès*, *Protagoras*, *Premier Hippias*, *Ménéxène*, *Ion*, *Lysis*, *Phèdre*.

Les dialogues polémiques sont : *Theétète*, *Cratyle*, *Euthydème*, *le Sophiste*, *Parménide*, *Ménon*, *Philède*.

Les dialogues dogmatiques sont : *Phédon*, *Gorgias*, *le Banquet*, *le Politique*, *le Timée*, *Critias*.

Les dialogues appelés non authentiques sont : *Le Second Hippias*, *le Second Alcibiade*, *les Rivaux*, *Théagès*, *Timée de Locres*, *Epinomis*, *Hipparque*, *Ariochus*, etc.

« Ce qui nous assure, dit M. Saisset, que cette classification des dialogues de Platon en trois grandes séries est la plus naturelle qu'on puisse désirer, c'est qu'elle répond évidemment aux trois époques de la vie de Platon. Avant trente ans, l'auteur n'a pas

quitté Athènes, il est sous le charme de Socrate, qui lui a fait négliger la poésie pour la philosophie; il ne connaît la grande école philosophique de la Grèce que par des renseignements vagues et indirects. Voilà l'époque de sa première manière, l'époque du *Lysis* et de tous ces dialogues que nous appelons socratiques. Après la mort de Socrate, Platon quitte Athènes pour Mégare, converse avec Euclide, visite Cyrène et le mathématicien Théodore, et entreprend ensuite en Sicile, peut-être en Italie, peut-être aussi en Egypte, une suite de voyages pleins de recherches et d'aventures. C'est à cette époque agitée de sa vie que se rapportent les dialogues de sa seconde manière, dialogues sévères, qui aux élans de l'imagination et de l'enthousiasme font succéder les efforts les plus ardens de la réflexion et du raisonnement, dialogues tout historiques, tout réfutatifs ou Platon demande la vérité à tous les systèmes sans pouvoir être satisfait d'aucun, où il aborde la critique de grande spéculation métaphysique d'Héraclide, de Parménide, de Philolaüs, d'Empédocle entassant ruine sur ruine, et cherchant parmi ces débris les matériaux de l'édifice qu'il bâtira un jour.

« Revenu à Athènes après son voyage, Platon se fixe à l'Académie, se recueille au fond de lui-même, et là, dans le silence d'une réflexion mûrie par l'expérience et nourrie de toute la substance des grands philosophes du passé, il arrête les grandes lignes de sa propre philosophie et écrit ces dialogues si particulièrement vastes, calmes et profonds, le *Phédon*, le *Banquet*, la *République*, le *Timée*, où il dit son dernier mot sur la nature, sur la divinité, sur l'art de gouverner les hommes. »

CHARLES SIMOND.





SOCRATE

Socrate était fils d'un sculpteur nommé Sophronisque : il quitta la profession de son père après l'avoir suivie pendant quelque temps, et avec succès ; Phénarète, sa mère, exerçait celle de sage-femme.

Ces belles proportions, ces formes élégantes que le marbre reçoit du ciseau, lui donnèrent la première idée de la perfection ; et, celle idée s'élevant par degrés, il sentit qu'il devait régner dans l'univers une harmonie générale entre ses parties, et dans l'homme un rapport exact entre ses actions et ses devoirs. Pour développer ces premières notions, il porta dans tous les genres d'étude, l'ardeur et l'obstination d'une âme forte et avide d'instruction. L'examen de la nature, les sciences exactes et les arts agréables fixèrent tour à tour son attention.

Il parut dans un temps où l'esprit humain semblait tous les jours s'ouvrir de nouvelles sources de lumières. Deux classes d'hommes se chargeaient du soin de les recueillir et de les répandre : les philosophes, dont la plupart passaient leur vie à méditer sur la formation de l'univers et sur l'essence des êtres ; les sophistes, qui, à la faveur de quelques notions légères et d'une éloquence fastueuse, se faisaient un jeu de discourir sur tous les objets de la morale et de la politique, sans en éclaircir aucun. Socrate fréquenta les uns et les autres ; il admira leurs talents, et s'instruisit par leurs écarts.

Socrate ne s'expliqua point sur la nature de la divinité, mais il s'énonça toujours clairement sur son existence et sur la Providence : vérités dont il était intimement convaincu, et les seules auxquelles il lui fût à la fois possible et important de parvenir. Il reconnut un Dieu unique, auteur et conservateur de l'univers ; au-dessous de lui, des dieux inférieurs, formés de ses mains, revêtus d'une partie de son autorité, et dignes de notre vénération. Il ne rechercha point l'origine du mal qui règne dans le moral ainsi que dans le physique, mais il connut les biens et les maux qui font le bonheur et

le malheur de l'homme, et c'est sur cette connaissance qu'il fonda sa morale.

Fortement convaincu de la vérité de sa doctrine, Socrate conçut le généreux dessein de détruire les erreurs et les préjugés qui font le malheur de l'espèce humaine. On vit donc un simple particulier, sans naissance, sans crédit, sans aucune vue d'intérêt, sans aucun désir de la gloire, se charger du soin pénible et dangereux d'instruire les hommes, et de les conduire à la vertu par la vérité. On le vit consacrer tout les moments de sa vie à ce glorieux ministère, l'exercer avec la chaleur et la modération qu'inspire l'amour éclairé du bien public, et soutenir, autant qu'il lui était possible, l'empire chancelant des lois et des mœurs.

Socrate ne chercha point à se mêler de l'administration : il s'était créé des fonctions encore plus importantes. Comme il ne devait ni annoncer ses projets de réforme, ni en accélérer l'exécution, il ne composa point d'ouvrages : il n'affecta point de réunir à des heures marquées ses auditeurs auprès de lui. Mais dans les places et les promenades publiques, dans les sociétés choisies, parmi le peuple, il profitait de la moindre occasion pour éclairer, sur leurs vrais intérêts, le magistrat, l'artisan, le laboureur, etc. Il ne se flattait point que sa doctrine serait goûtée des Athéniens, pendant que la guerre du Péloponèse agitait les esprits et portait la licence à son comble, mais il espérait que leurs enfants plus dociles la transmettraient à la génération suivante. Il les attirait par les charmes de sa conversation, quelquefois en s'associant à leurs plaisirs, sans participer à leurs excès.

Ses disciples étaient pénétrés pour lui d'admiration et de respect et du plus tendre attachement ; et parmi eux se trouvaient des hommes tels que Platon, Xénophon, etc. Socrate lisait dans le cœur d'Alcibiade le désir d'être bientôt à la tête de la république, et dans celui de Critias l'ambition de la subjuguier un jour : l'un et l'autre distingués par leur naissance et par leurs richesses, cherchaient à s'instruire. Le premier était plus dangereux, parce qu'il joignait à ces avantages les qualités les plus aimables. Socrate, après avoir obtenu sa confiance, le forçait à pleurer tantôt par son ignorance, tantôt sur sa vanité, et dans cette confusion de sentiments le disciple avouait qu'il ne pouvait être heureux, ni avec un tel maître, ni sans un tel ami. Pour échapper à la séduction, Alcibiade et Critias prirent enfin le parti d'éviter sa présence.

Né avec un extrême penchant pour le vice, sa vie entière fut le modèle de toutes les vertus ; il eut de la peine à réprimer la violence de son caractère. A la fin sa patience devint invincible, l'humeur difficile de Xantippe, sa femme, ne troubla plus son âme.

Quoiqu'il fût très pauvre, il ne retira aucun salaire de ses instructions, et il n'accepta jamais les offres de ses disciples. Quelques

riches particuliers de la Grèce voulurent l'attirer chez eux, il les refusa, et quand Archélaüs, roi de Macédoine, lui proposa un établissement à sa cour, il le refusa encore, par la raison qu'il n'était pas en état de lui rendre bienfait pour bienfait. Cependant son intérieur n'était point négligé quoiqu'il se ressentit de la médiocrité de sa fortune : cette propreté tenait aux idées d'ordre et de décence qui dirigeaient ses actions, et le soin qu'il prenait de sa santé, au désir qu'il avait de conserver son esprit libre et tranquille. Dans ses repas où le plaisir allait quelquefois jusqu'à la licence, ses amis admiraient sa frugalité, et dans sa conduite ses ennemis respectaient la pureté de ses mœurs. Il fit plusieurs campagnes : dans toutes il donna l'exemple de la valeur et de l'obéissance. Au siège de Potidée, il sauva la vie d'Alcibiade : à la bataille de Delium, il rendit le même service à Xénophon ; ce courage ne l'abandonnait pas dans des occasions peut-être plus périlleuses. Le sort l'ayant élevé au rang de sénateur, en cette qualité il présida, avec quelques autres membres du sénat, à l'assemblée du peuple. Il s'agissait d'une accusation contre des généraux. On proposa une forme de jugement aussi vicieuse par son irrégularité que dangereuse pour l'innocence. La multitude se soulevait à la moindre contradiction, et demandait qu'on mit les opposants au nombre des accusés : les autres présidents, effrayés, approuvèrent le décret. Socrate seul, intrépide au milieu des clameurs et des menaces, protesta qu'ayant fait le serment de juger conformément aux lois rien ne le forcerait à le violer, et il ne le viola point.

Socrate plaisantait souvent de la ressemblance de ses traits avec ceux sous lesquels les peintres et les sculpteurs représentaient le dieu Silène. Il avait beaucoup d'agrément et de gaieté dans l'esprit, un talent particulier pour rendre la vérité sensible et intéressante, point d'ornemens dans ses discours, souvent de l'élévation, toujours le mot propre : ses idées étaient surtout remarquables par leur enchaînement et leur justesse. Il disait qu'Aspasie lui avait appris la rhétorique. Il eut des liaisons avec cette femme célèbre, avec Périclès, Euripide et les hommes les plus distingués de cette mémorable époque. Mais ses disciples furent toujours ses meilleurs amis : il en était adoré.

Il assistait rarement aux spectacles, et en blâmant l'extrême licence qui régnait alors dans les comédies, il s'attira la haine de leurs auteurs. Aristophane, Eupolis, Amipsias le jouèrent sur le théâtre, comme ils se permirent de jouer Périclès, Alcibiade, et presque tous ceux qui furent à la tête du gouvernement. Il fallait jeter du ridicule sur le prétendu génie de Socrate, et sur ses longues méditations : Aristophane le représenta suspendu au-dessus de la terre, assimilant ses pensées à l'air subtil et léger qu'il res-

pire, invoquant les déesses tutélaires des sophistes, les Nuées, dont il croit entendre la voix au milieu des brouillards et des ténèbres qui l'environnent. Il fallait le perdre dans l'esprit du peuple : il l'accusa d'apprendre aux jeunes gens à mépriser les dieux, à tromper les hommes.

Aristophane présenta sa pièce au concours : elle reçut des applaudissements, et ne fut pas couronnée : il la remit au théâtre l'année d'après, et elle n'eut pas un meilleur succès : il la retoucha de nouveau ; mais des circonstances l'empêchèrent d'en donner une troisième représentation. Socrate ne dédaigna pas d'assister à la première, et de se montrer à des étrangers qui le cherchaient des yeux dans l'assemblée. De pareilles attaques n'ébranlaient pas plus sa constance que les autres événements de la vie.

Depuis la représentation des *Nuées*, il s'était écoulé environ vingt-quatre ans. Il semblait que le temps de la persécution était passé pour lui, lorsque tout à coup il apprit qu'un jeune homme venait de présenter au second des archontes une dénonciation conçue en ces termes :

« Mélitos, fils de Mélitos, du bourg de Pithos, intente une accusation criminelle contre Socrate, fils de Sophronisque, du bourg d'Alopèce. Socrate est coupable en ce qu'il n'admet pas nos dieux, et qu'il introduit parmi nous des divinités nouvelles sous le nom de Génies. Socrate est coupable en ce qu'il corrompt la jeunesse d'Athènes : pour peine, la mort. »

Mélitos était un poète froid et sans talent : il avait composé quelques tragédies qui ne sont connues que par les plaisanteries d'Aristophane. Deux accusateurs plus puissants que lui, Anytos et Lycon, le firent servir d'instrument à leur haine. Ce dernier était un de ces orateurs qui, dans les assemblées du sénat et du peuple, disposaient de l'opinion de la multitude. Des richesses considérables et des services signalés rendus à l'État, plaçaient Anytos parmi les citoyens qui avaient le plus de crédit. Il avait rempli les premières dignités de la république.

Pendant les premières procédures, Socrate se tint tranquille, ses disciples dans l'effroi s'empressaient de conjurer l'orage. Le célèbre Lysias fit pour lui un discours touchant et capable d'émouvoir les juges. Socrate y reconnut les talents de l'orateur, mais il n'y trouva point le langage vigoureux de l'innocence. Un de ses amis nommé Hermogène, le pria un jour de travailler à sa défense. « Je m'en suis occupé depuis que je respire, répondit Socrate : qu'on examine ma vie entière, voilà mon apologie. »

Telles étaient ses dispositions lorsqu'il fut assigné pour comparaître devant le tribunal des Hélistes, auquel l'archonte-roi avait renvoyé l'affaire, et qui dans cette occasion fut composé d'environ cinq cents juges.

Socrate se défendit pour obéir à la loi, mais ce fut avec la fermeté de l'innocence et la dignité de la vertu.

« Je comparais devant ce tribunal, dit-il, pour la première fois de ma vie, quoique âgé de plus de soixante-dix ans : ici le style, les formes, tout est nouveau pour moi. Je vais parler une langue étrangère ; et l'unique grâce que je vous demande, c'est d'être attentif, plutôt à mes raisons qu'à mes paroles : car votre devoir est de discerner la justice ; le mien, de vous dire la vérité. »

Après s'être lavé du crime d'impiété, il passa au second chef de l'accusation. « On prétend que je corromps la jeunesse d'Athènes : qu'on cite donc un de mes disciples que j'ai entraîné dans le vice. J'en vois plusieurs dans cette assemblée ; qu'ils se lèvent, qu'ils déposent contre leur corrupteur. S'ils sont retenus par un reste de considération, d'où vient que leurs pères, leurs frères, leurs parents n'invoquent pas dans ce moment la sévérité des lois ? d'où vient que Mélitos a négligé leurs témoignages ? C'est que, loin de me poursuivre, ils sont eux-mêmes accourus à ma défense.

« Ce ne sont pas les calomnies de Mélitos et d'Anytos qui me coûteront la vie ; c'est la haine de ces hommes vains ou injustes, dont j'ai démasqué l'ignorance ou les vices, haine qui a déjà fait périr tant de gens de bien, qui en fera périr tant d'autres ; car je ne dois pas me flatter qu'elle s'épuise par mon supplice.

« Je me la suis attirée en voulant pénétrer le sens d'une réponse de la Pythie, qui m'avait déclaré le plus sage des hommes. » Ici les juges firent éclater leur indignation. Socrate continua : « Étonné de cet oracle, j'interrogeai dans les diverses classes des citoyens ceux qui jouissaient d'une réputation distinguée ; je ne trouvai partout que de la présomption et de l'hypocrisie. Je tâchai de leur inspirer des doutes sur leur mérite, et m'en fis des ennemis irréconciliables. Je conclus de là que la sagesse n'appartient qu'à la divinité, et que l'oracle en me citant pour exemple, a voulu montrer que le plus sage des hommes est celui qui croit l'être le moins.

« Si on me reprochait d'avoir consacré tant d'années à des recherches si dangereuses, je répondrais qu'on ne doit compter pour rien ni la vie ni la mort, dès qu'on peut être utile aux hommes. Je me suis cru destiné à les instruire, j'ai cru en avoir reçu la mission du ciel même. J'avais gardé, au péril de mes jours, les postes où nos généraux m'avaient placé à Amphipolis, à Potidée, à Délium : je dois garder avec plus de courage celui que les dieux m'ont assigné au milieu de vous, et je ne pourrais l'abandonner sans désobéir à leurs ordres, sans m'avilir à mes yeux.

« J'irai plus loin : si vous preniez aujourd'hui le parti de m'absoudre à condition que je garderais le silence, je vous dirais : O mes juges ! je vous aime et je vous honore sans doute, mais je dois obéir à Dieu plutôt qu'à vous : tant que je respirerai, je ne cesserai

d'élever ma voix comme par le passé, et de dire à tous ceux qui s'offriront à mes regards : *N'avez-vous pas de honte de courir après les richesses et les honneurs, tandis que vous négligez les trésors de sagesse et de vérité qui doivent embellir et perfectionner votre âme?* Je les tourmenterais à force de prières et de questions, je les ferais rougir de leur aveuglement ou de leur fausse vertu, et leur montrerais que leur estime place au premier rang des biens qui ne méritent que le mépris.

« Voilà ce que la divinité me prescrit d'annoncer sans interruption aux jeunes gens, aux vieillards, aux citoyens, aux étrangers : et comme ma soumission à ses ordres est pour vous le plus grand de ses bienfaits, si vous me faites mourir vous rejetterez le don de Dieu, et vous ne trouverez personne qui soit animé du même zèle : c'est donc votre cause que je soutiens aujourd'hui, en paraissant défendre la mienne : car enfin Anytos et Mélitos peuvent me calomnier, me bannir, m'ôter la vie ; mais ils ne sauraient nuire : ils sont plus à plaindre que moi, puisqu'ils sont injustes.

« Pour échapper à leurs coups, je n'ai point, à l'exemple des autres accusés, employé les menées clandestines, les sollicitations ouvertes. Je vous ai trop respectés pour chercher à vous attendrir par mes larmes, ou par celles de mes enfants et de mes amis rassemblés auprès de moi. C'est au théâtre qu'il faut exciter la pitié par des images touchantes : ici la vérité seule doit se faire entendre. Vous avez fait un serment solennel de juger selon les lois. Si je vous arrachais un parjure, je serais véritablement coupable d'impiété. Mais plus persuadé que mes adversaires de l'existence de la divinité, je me livre sans crainte à sa justice ainsi qu'à la vôtre. »

Les juges de Socrate étaient la plupart des gens du peuple, sans lumières et sans principes : les uns prirent sa fermeté pour une insulte ; les autres furent blessés des éloges qu'il venait de se donner. Il intervint un jugement qui le déclarait atteint et convaincu : ses ennemis ne l'emportèrent que de quelques voix. Ils en eussent eu moins encore, et auraient été punis eux-mêmes, s'il avait fait le moindre effort pour fléchir ses juges.

Suivant la jurisprudence d'Athènes, il fallait un second jugement pour statuer sur la peine. Mélitos, dans son accusation, concluait à la mort, Socrate pouvait choisir entre une amende, le bannissement ou la prison perpétuelle. Il reprit la parole, et dit qu'il s'avouerait coupable s'il s'infligeait la moindre punition : mais qu'ayant rendu de grands services à la république, il méritait d'être nourri dans le Prytanée aux dépens du public, A ces mots, quatre-vingt des juges qui avaient d'abord opiné en sa faveur, adhérèrent aux conclusions de l'accusateur, et la sentence de mort fut prononcée : elle portait que le poison terminerait les jours de l'accusé.

Socrate la reçut avec la tranquillité d'un homme qui pendant sa

vie avait appris à mourir : dans un troisième discours il consola les juges qui l'avaient absous, en observant qu'il ne peut rien arriver de funeste à l'homme de bien soit pendant sa vie, soit pendant sa mort ; à ceux qui l'avaient accusé ou condamné, il représenta qu'ils éprouveraient sans cesse les remords de leur conscience et les reproches des hommes ; que la mort était un gain pour lui, il n'était point irrité contre eux, quoiqu'il eût à se plaindre de leur haine. Il finit par ces paroles : « Il est temps de nous retirer, moi pour mourir, et vous pour vivre. Qui de nous jouira d'un meilleur sort ? La divinité seule peut le savoir. »

Quand il sortit du palais pour se rendre à la prison, on n'aperçut aucun changement sur son visage ni dans sa démarche. Il dit à ses disciples, qui fondaient en larmes à ses côtés : — Eh ! pourquoi ne pleurez-vous que d'aujourd'hui ? Ignoriez-vous qu'en m'accordant la vie, la nature m'avait condamné à la perdre ? — Ce qui me désespère, s'écriait le jeune Apollodore, dans l'égarément de son affliction, c'est que vous mourrez innocent. — Aimeriez-vous mieux, lui répondit Socrate en souriant, que je mourusse coupable ? Il vit passer Anytos, et dit à ses amis : « Voyez comme il est fier de son triomphe ! il ne sait pas que la victoire reste toujours à l'homme vertueux. »

Le lendemain de son jugement, le prêtre d'Apollon mit une couronne sur la poupe de la galère, qui portait tous les ans à Délos les offrandes des Athéniens. Depuis cette cérémonie jusqu'au retour du vaisseau, la loi défendait d'exécuter les jugements qui prononçaient la peine de mort.

Socrate passa trente jours dans la prison, sans rien changer à son genre de vie, entouré de ses disciples, qui, pour soulager leur douleur, venaient à tous moments recevoir ses regards et ses paroles, qui à tous moments croyaient les recevoir pour la dernière fois.

Un jour à son réveil, il aperçut Criton assis auprès de son lit : c'était un de ceux qu'il aimait le plus.

— Vous voilà plus tôt qu'à l'ordinaire, lui dit-il, n'est-il pas grand matin encore ?

— Oui répondit Criton, le jour commence à peine...

SOCRATE

Je suis surpris que le garde de la prison vous ait permis d'entrer ?

CRITON

Il me connaît ; je lui ai fait quelques petits présents.

SOCRATE

Y a-t-il longtemps que vous êtes arrivé ?

CRITON

Assez de temps.

SOCRATE

Pourquoi ne pas m'éveiller?

CRITON

Vous goûtiez un sommeil paisible! Je n'avais garde de l'interrompre. J'avais toujours admiré le calme de votre âme, j'en étais frappé encore plus dans ce moment.

SOCRATE

Il serait nonteux qu'un homme de mon âge pût s'inquiéter des approches de la mort; mais qui vous engage à venir sitôt?

CRITON

Une nouvelle accablante, non pour vous, mais pour moi et pour vos amis, la plus cruelle et la plus affreuse des nouvelles.

SOCRATE

Le vaisseau est arrivé?

CRITON

On le vit hier au soir à Sunium; il arrivera sans doute aujourd'hui; et demain sera le jour de votre trépas.

SOCRATE

A la bonne heure, puisque telle est la volonté des dieux.

Alors Criton lui représenta que ne pouvant supporter l'idée de le perdre, il avait, avec quelques amis, pris la résolution de le tirer de la prison; que les mesures étaient concertées pour la nuit suivante, qu'une légère somme leur suffirait pour corrompre les gardes, et imposer silence à leurs accusateurs; qu'on lui ménagerait en Thessalie une retraite honorable et une vie tranquille; qu'il ne pouvait se refuser à leurs prières, sans se trahir lui-même, sans trahir ses enfants qu'il laisserait dans le besoin, sans trahir ses amis auxquels on reprocherait à jamais de n'avoir pas sacrifié tous leurs biens pour lui sauver la vie.

— Oh, mon cher Criton! répondit Socrate, votre zèle n'est pas conforme aux principes que j'ai toujours fait profession de suivre. et que les plus rigoureux tourments ne me forceront jamais d'abandonner.

« Il faut écarter d'abord les reproches que vous craignez de la part des hommes: vous savez que ce n'est pas à l'opinion du grand nombre qu'il faut s'en rapporter, mais à la décision de celui qui discerne le juste de l'injuste, et qui n'est autre que la vérité.

« Il faut écarter aussi les alarmes que vous tâchez de m'inspirer à l'égard de mes enfants : ils recevront de mes amis les services que leur générosité m'offre aujourd'hui. Ainsi toute la question est de savoir s'il est conforme à la justice que je quitte ces lieux sans la permission des Athéniens.

« Ne sommes-nous pas convenus souvent que dans aucune circonstance il n'est permis de rendre injustice pour injustice ; n'avons-nous pas reconnu encore que le premier devoir du citoyen est d'obéir aux lois, sans qu'aucun prétexte puisse l'en dispenser ? Or ne serait-ce pas leur ôter toute leur force et les anéantir que de s'opposer à leur exécution ? Si j'avais à me plaindre, j'étais libre, il dépendait de moi de passer en d'autres climats ; mais j'ai porté jusqu'à présent leur joug avec plaisir, j'ai mille fois éprouvé les effets de leur protection et de leur bienfaisance ; et, parce que des hommes en ont trop abusé pour me perdre, vous voulez que, pour me venger d'eux, je détruise les lois, et que je conspire contre ma patrie, dont elles sont le soutien.

« J'ajoute qu'elles m'avaient préparé une ressource. Je n'avais, après la première sentence, qu'à me condamner au bannissement : j'ai voulu en subir une seconde, et j'ai dit tout haut que je préférerais la mort à l'exil. Irai-je donc, infidèle à ma parole ainsi qu'à mon devoir, montrer aux nations éloignées Socrate proscrit, humilié, devenu le corrupteur des lois et l'ennemi de l'autorité, pour conserver quelques jours languissants et flétris ? Irai-je y perpétuer le souvenir de ma faiblesse et de mon crime, et n'oser y prononcer les mots de justice et de vertu, sans en rougir moi-même, et sans m'attirer les reproches les plus sanglants ? Non, mon cher ami, restez tranquille, et laissez-moi suivre la voie que les dieux m'ont tracée ».

Deux jours après cette conversation, les onze magistrats qui veillaient à l'exécution des criminels, se rendirent de bonne heure à la prison pour le délivrer de ses fers, et lui annoncer le moment de son trépas. Plusieurs de ses disciples entrèrent ensuite : ils étaient à peu près au nombre de vingt ; ils trouvèrent auprès de lui Xantippe son épouse, tenant le plus jeune de ses enfants entre ses bras. Dès qu'elle les aperçut elle s'écria : « Ah ! voilà vos amis, et c'est pour la dernière fois ! » Socrate ayant prié Criton de la faire ramener chez elle, on l'arracha de ce lieu, jetant des cris douloureux, et se meurtrissant le visage.

Jamais il ne s'était montré à ses disciples avec tant de patience et de courage : ils ne pouvaient le voir sans être oppressés par la douleur, l'écouter sans être pénétrés de plaisir. Dans son dernier entretien il leur dit qu'il n'était permis à personne d'attenter à ses jours, parce que placés sur la terre comme dans un poste, nous ne devons le quitter que par la permission des dieux ; que pour lui,

résigné à leur volonté, il soupirait après le moment qui le mettrait en possession du bonheur qu'il avait tâché de mériter par sa conduite : de là, passant au dogme de l'immortalité de l'âme, il l'établissait par une foule de preuves qui justifiaient ses espérances : « Et quand même, disait-il, ces espérances ne seraient pas fondées, outre que les sacrifices qu'elles exigent ne m'ont pas empêché d'être le plus heureux des hommes, elles écartent loin de moi les amertumes de la mort, et répandent sur mes derniers moments une joie pure et délicieuse.

« Ainsi, ajouta-t-il, tout homme qui, renonçant aux voluptés, a pris soin d'embellir son âme, non d'ornements étrangers, mais des ornements qui lui sont propres, tels que la justice, la tempérance et les autres vertus, doit être plein d'une entière confiance, et attendre paisiblement l'heure de son trépas. Vous me suivrez quand la vôtre sera venue; la mienne approche, et, pour me servir de l'expression d'un de nos poètes, j'entends déjà sa voix qui m'appelle. »

— N'auriez-vous pas quelque chose à nous prescrire à l'égard de vos enfants et de vos affaires? lui demanda Criton. — Je vous réitère le conseil que je vous ai souvent donné, répondit Socrate, celui de vous enrichir de vertus : si vous le suivez, je n'ai pas besoin de vos promesses; si vous le négligez, elles seraient inutiles à ma famille.

Il passa ensuite dans une petite pièce pour se baigner : Criton le suivit. Ses autres amis s'entretenaient des discours qu'ils venaient d'entendre, et de l'état où sa mort allait les réduire. Ils se regardaient déjà comme des orphelins privés du meilleur des pères, et pleuraient moins sur lui que sur eux-mêmes. On lui présenta ses trois enfants, deux étaient encore dans un âge fort tendre. Il donna quelques ordres aux femmes qui les avaient amenés, et après les avoir renvoyés, il vint rejoindre ses amis.

Un moment après, le garde de la prison entra, « Socrate, lui dit-il, je ne m'attends pas aux imprécations dont me chargent ceux à qui je viens annoncer qu'il est temps de prendre le poison. Comme je n'ai jamais vu personne ici qui eût autant de force et de douceur que vous, je suis assuré que vous n'êtes pas fâché contre moi, et que vous ne m'attribuez pas votre infortune; vous n'en connaissez que trop les auteurs. Adieu, tâchez de vous soumettre à la nécessité. » Ses pleurs lui permirent à peine d'achever, et il se retira dans un coin de la prison pour les répandre sans contrainte. « Adieu, lui répondit Socrate, je suivrai votre conseil. » Et se tournant vers ses amis : « Que cet homme a bon cœur! leur dit-il. Pendant que j'étais ici, il venait quelquefois causer avec moi... Voyez comme il pleure... Criton, il faut lui obéir : qu'on apporte le poison, s'il est prêt, et s'il ne l'est pas, qu'on le broie au plus tôt. »

Criton voulut lui remontrer que le soleil n'était pas encore couché, que d'autres avaient eu la liberté de prolonger leur vie de quelques heures. « Ils avaient leurs raisons, dit Socrate, et j'ai les miennes pour en agir autrement. »

Criton donna des ordres, et quand ils furent exécutés, un domestique apporta la coupe fatale. Socrate ayant demandé ce qu'il avait à faire : « Vous promener après avoir pris la potion, répondit cet homme, et vous toucher sur le dos quand vos jambes commenceront à s'appesantir. » Alors, sans changer de visage, et d'une main assurée, il prend la coupe, et après avoir adressé ses prières aux dieux, il l'approche de sa bouche.

Dans ce moment terrible, le saisissement et l'effroi s'emparèrent de toutes les âmes, et des pleurs involontaires coulèrent de tous les yeux : les uns, pour les cacher, jetaient leurs manteaux sur leur tête ; les autres se levaient en sursaut pour se dérober à sa vue. Mais lorsqu'en ramenant leurs regards sur lui, ils s'aperçurent qu'il venait de renfermer la mort dans son sein, leur douleur trop longtemps contenue fut forcée d'éclater, et leurs sanglots redoublèrent aux cris du jeune Apollodore qui, après avoir pleuré toute la journée, faisait retentir la prison de hurlements affreux. « Que faites-vous, mes amis ? leur dit Socrate sans s'émouvoir. J'avais écarté ces femmes pour n'être pas témoin de pareilles faiblesses. Rappelez votre courage : j'ai toujours ouï dire que la mort devait être accompagnée de bons augures. »

Cependant il continuait à se promener : dès qu'il sentit de la pesanteur dans ses jambes, il se mit sur son lit, et s'enveloppa de son manteau. Le domestique montrait aux assistants les progrès successifs du poison : déjà un froid mortel avait glacé ses pieds et ses jambes, il était prêt de s'insinuer dans le cœur, lorsque Socrate, soulevant son manteau, dit à Criton : Nous devons un coq à Esculape, n'oubliez pas de vous acquitter de ce vœu. — Cela sera fait, répondit Criton ; mais n'avez-vous pas encore quelques ordres à nous donner ? Il ne répondit point ; un instant après, il fit un petit mouvement ; le domestique l'ayant découvert, reçut son dernier regard, et Criton lui ferma les yeux.



APOLOGIE DE SOCRATE

Je ne sais, Athéniens, quelle impression ont faite sur vous les paroles de mes accusateurs; mais, pour moi, j'en ai été tellement affecté que je ne me suis pour ainsi dire plus reconnu moi-même, tant leur discours a été persuasif; je puis toutefois vous affirmer qu'ils n'ont dit rien de vrai. Mais ce qui m'a le plus étonné parmi toutes leurs déclarations mensongères, c'est qu'ils vous ont engagé à vous bien tenir sur vos gardes pour ne pas vous laisser séduire par mon éloquence. Ils n'ont pas rougi d'affirmer ce que je vais démentir tout à l'heure, en leur prouvant que je ne suis pas du tout éloquent, et c'est là, suivant moi, le comble de l'impudence, à moins qu'ils ne considèrent comme éloquent celui qui dit la vérité. Si c'est là ce qu'ils soutiennent, je consens à passer pour un très grand orateur, mais tout différent de ce qu'ils sont eux-mêmes; car, je le répète, ils n'ont rien dit de véritable, tandis que vous allez entendre de moi toute la vérité, Athéniens, non point, par Jupiter, en un discours brillant comme ceux qu'ils prononcent, et qui se distinguent par l'élégance des mots et de tournures, mais en un langage simple et spontané, car je crois que ce que je dis est juste et vrai, et aucun de vous ne doit attendre autre chose de moi. Il ne conviendrait point en effet à mon âge de me présenter devant vous, Athéniens, comme le ferait un jeune homme qui aurait préparé son discours.

Aussi ne vous demanderai-je, Athéniens, qu'une seule grâce: c'est que vous ne soyez pas surpris et que vous ne vous irritiez point contre moi, si vous m'entendez employer dans ma défense, les mêmes termes dont je me sers de coutume dans ma conversation avec vous sur l'agora, dans les banques et partout ailleurs où vous me rencontrez. C'est la première fois de ma vie que je comparais devant ce tribunal, quoique j'aie plus de soixante-dix ans. Je suis tout à fait étranger au mode de parler que l'on emploie ici. Et de même que vous seriez indulgent si j'étais réellement étranger, de même que dans ces conditions vous me pardonneriez si je vous parlais le langage de mon pays, de même je vous prie, en ce moment, de ne pas faire attention à ma façon de m'exprimer bonne

ou mauvaise, et de voir simplement si ce que je vous dis est juste ou non, car c'est là tout le devoir et le rôle du juge, tandis que celui de l'orateur est de dire la vérité.

Il est juste, Athéniens, que tout d'abord je réponde à la première accusation et à me prouver accusateur, avant d'en venir aux derniers griefs qu'ont élevés contre moi mes derniers détracteurs, car il y a depuis bien des années, bien des accusations et bien des accusateurs qui se sont produits contre moi; et tout ce que l'on a sans cesse allégué était faux. Ceux-là je les crains bien plus qu'Anytos et ceux qui plaident avec lui contre moi, quoique je ne mette pas en doute l'éloquence de ces derniers; mais les autres, ô Athéniens, me sont plus redoutables parce qu'ils ont vécu presque tous avec vous dès votre enfance, et qu'ils ont pu ainsi vous parler de moi en ne disant rien de vrai, et vous affirmer qu'il y a un certain Socrate, homme savant, qui s'occupe de rechercher ce qui se passe au delà des airs et au-dessus de la terre, et qui a le talent de faire une bonne cause d'une mauvaise. Ceux qui ont répandu, ô Athéniens, ces faux bruits sont les plus dangereux de mes accusateurs; car si vous prêtez l'oreille à leurs discours, vous pourrez vous imaginer que les hommes qui se livrent à ce genre d'étude et de recherche ne croient pas à l'existence des Dieux.

Or ces accusateurs sont nombreux et ce n'est pas d'aujourd'hui qu'ils conspirent contre moi. Ils ont capté votre confiance quand vous étiez à l'âge où l'on se montre volontiers crédule, car vous étiez, pour la plupart encore enfants ou adolescents, quand ils vous parlaient de moi en m'accusant et je n'étais pas là pour me défendre. Ce qui met le comble à l'injustice, c'est que l'on me défend de connaître mes accusateurs, de les nommer même, à l'exception d'un auteur comique. Tous ceux qui, par envie ou par calomnie, se sont efforcés de vous persuader, et ceux qui, persuadés, eux-mêmes ont employé tous leurs efforts à persuader les autres, se dérobent, et je ne puis les citer devant vous ni les réfuter; il faut, pour établir ma défense, que pour battre, comme on dit contre une ombre, et que j'attaque et repousse un adversaire sans voir avec qui je me mesure.

Songez, Athéniens, que j'ai, comme je viens de vous le dire, des accusateurs de deux sortes : ceux qui m'ont accusé depuis longtemps et ceux qui m'ont fait comparaître devant vous en dernier lieu : et considérez qu'il importe pour moi que je repousse d'abord les accusations des premiers, car ce sont ceux-là que vous avez écoutés les premiers et le plus fréquemment, et qui ont fait sur vous plus d'impression que les autres.

Il faut donc que je réponde, Athéniens, que je présente ma défense et que je tâche dans un espace de temps restreint, de bannir de votre esprit une calomnie qui y est entrée depuis longtemps et qui

s'y est profondément enracinée. Plaise à Dieu que j'y parvienne, et que mon apologie puisse servir à ma justification, mais je ne m'en dissimule pas la difficulté, et je ne m'aveugle pas là-dessus. Qu'il arrive au reste tout ce qu'il plaira aux Dieux, nous devons seulement obéir aux lois, mais nous défendre.

Reprenons donc à son origine l'accusation qui a donné naissance à la calomnie et qui a fourni à Melitos l'occasion de me citer en justice. Or que disent mes accusateurs? car il faut mettre leur accusation dans la forme comme si elle était écrite et comme si les accusateurs avaient prêté serment : *Socrate agit avec impiété; et il est d'autant plus criminel qu'il veut scruter ce qui se passe dans le ciel et sur la terre. Il fait une bonne cause d'une mauvaise, et il enseigne ces choses aux autres.*

Telle est l'accusation : vous l'avez entendu dans la comédie d'Aristophane qui dit qu'il se promène dans les airs et d'autres extravagances du même genre auxquelles je n'entends rien. Si j'en parle ce n'est pas que j'aie du dédain pour ces connaissances ; si quelqu'un est savant en ces choses (et que Melitos n'aille point tirer parti de ma parole pour élever contre moi une nouvelle accusation) c'est uniquement, Athéniens, pour vous montrer que je n'ai rien de commun avec ces sciences, comme la plupart de ceux qui sont ici, peuvent en témoigner. Je vous conjure donc tous, et j'en appelle à tous ceux qui sont ici et avec qui j'ai conversé, et il y en a ici un très grand nombre, je vous conjure de déclarer si quelqu'un de vous m'a jamais entendu faire montre de ces sortes de sciences, et vous aurez ainsi la preuve que dans toutes les calomnies que l'on répand sur moi il n'y a rien de vrai. Si l'on vous a dit que je fais métier d'enseigner et que j'exige un salaire, c'est encore un mensonge.

Non que je ne trouve fort beau de pouvoir enseigner les hommes comme le font Gorgias de Leontium, Prodicus de Céas et Hippias d'Elle, qui, dans toutes les villes où ils se sont rendus, Athéniens, ont déterminé la jeunesse gratuitement, alors qu'elle pouvait suivre un citoyen quelconque à son gré, à s'attacher à eux en les payant bien et en leur ayant en outre une grande obligation. J'ai appris également qu'il est venu ici un homme de Paros, fort savant, et je suis tombé un jour par hasard sur quelqu'un qui dépense plus l'argent en captivité que tous nos autres concitoyens, Callius fils d'Hipponicus, à qui j'ai dit en parlant de ses deux fils : — O Callius, si tes enfants étaient deux jeunes poulains ou deux jeunes taureaux, ne donnerais-tu point une récompense pécuniaire à celui qui serait assez habile pour les faire exceller en toutes choses? Tu t'adresserais au meilleur des écuyers ou des laboureurs. Mais puisque tes fils sont des hommes, à qui penses-tu confier leur éducation? Quel est le maître qui possède mieux que tout autre la

science des devoirs de l'homme et du citoyen ? car je suis bien sûr que tu y as songé puisque tu as des enfants. Or, connais-tu quelqu'un qui ait ces qualités ? — J'en connais un en effet, me répondit Callius. — Qui donc est-il, lui dis-je, d'où est-il, combien prend-il pour ses leçons ? — C'est Evenus de Paros, me dit-il, je le paie cinq mines. — J'ai trouvé cet Evenus bien heureux s'il a vraiment ce talent et peut l'enseigner aux autres. Quant à moi si j'avais cette habileté, j'en serais fier et glorieux, mais, ô Athéniens, je ne l'ai point.

Quelqu'un de vous me demandera peut-être : Mais, Socrate, que fais-tu donc ? D'où vient que l'on te calomnie de la sorte, car enfin si tu n'avais pas agi autrement que ne font les autres citoyens personne n'aurait jamais répandu ces bruits sur toi. Apprends-nous donc ce que c'est, afin que nous ne portions pas sur toi un jugement téméraire. Cette objection nous semble fort juste, et je vais tâcher de vous montrer ce qu'il en est, pourquoi l'on m'a tant décrié, et d'où vient la célébrité de mon nom. Écoutez-moi donc. Peut-être quelques-uns d'entre vous s'imagineront-ils que je plaisante, mais sachez que je ne veux vous dire à tous que la vérité, Athéniens : ma réputation ne vient que d'une certaine sagesse que je possède. Cette sagesse quelle est-elle ? C'est une sagesse purement humaine, et je n'en ai pas d'autre ; tandis que ceux à qui j'ai fait allusion tout à l'heure, ont une sagesse bien plus qu'humaine et dont je n'ai rien à vous dire, car elle m'est inconnue, je n'en suis pas doué, et ceux qui me l'attribuent mentent et ne cherchent qu'à me calomnier. N'allez point, ô Athéniens, vous émouvoir si je parais vous parler de moi en des termes trop élogieux ; je ne vous dirai rien de moi-même, mais je m'en rapporterai au témoignage de quelqu'un qui est digne de foi, et pour vous faire comprendre quelle est ma sagesse et si elle est vraiment telle, j'en appellerai au dieu même de Delphes. Vous connaissiez certes Chéréphon : c'était mon camarade d'enfance ; il était l'ami de tout le peuple Athénien, il a été envoyé récemment en exil et il en est revenu. Vous savez donc assurément quel il est et quelle ardeur il a montrée dans toutes les choses qu'il a entreprises. Or, un jour s'étant rendu à Delphes il osa demander à cet oracle — n'allez point, ô Athéniens, vous fâcher de mes paroles — il eut, dis-je, l'audace de demander s'il y avait quelqu'un de plus sage que moi. — Et la Pythie lui répondit qu'il n'y en avait point. Chéréphon est mort, mais son frère qui est ici pourra l'attester.

Or, considérez pourquoi je vous dis toutes ces choses : c'est parce que je veux vous faire voir d'où viennent toutes ces calomnies dont je suis l'objet. Quand j'ai appris la réponse de l'oracle, je me suis demandé : que veut dire ce dieu ? quelle est la signification cachée de ses paroles ? Car je suis bien conscient de ce que je suis et je n'ai en moi aucune sagesse ni grande ni petite ; que veut-il donc

dire en m'appelant le plus sage des hommes ? Car il ne ment point et le mensonge ne lui siérait point. Pendant longtemps je cherchais à deviner le sens de l'oracle, jusqu'à ce qu'après m'être donné beaucoup de mal inutilement, j'eus recours à l'expérience que voici. J'allai trouver un de mes concitoyens qui est cité au nombre des sages de la ville et j'espérai pouvoir lui réfuter l'oracle et lui dire : tu prétends que je suis le plus sage de tous. Or celui-ci est plus sage que moi. Examinons donc cet homme, dont il n'est pas nécessaire de vous faire connaître le nom, car il suffit de vous rappeler que c'était un de nos plus grands politiques et m'entretenant avec lui, je trouvai que tout le monde le croyait sage, qu'il se le croyait lui-même mais qu'il ne l'était point. Puis je m'efforçai de lui faire voir qu'il s'imaginait être sage et qu'il ne l'était guère. Je ne fis que m'attirer sa colère et celle de tous ceux qui étaient là, je m'en allai donc et je pensai : je suis sans aucun doute plus sage que cet homme. Il est bien possible que ni lui ni moi ne sachions rien de bien, mais il y a cette différence entre lui et moi qu'il croit savoir tout en ne sachant rien et que moi, ne sachant rien, je ne m'imagine pas savoir quelque chose. Et il me semble que j'avais en réalité un peu plus de sagesse que lui, puisque je ne croyais pas savoir ce que je ne savais pas. J'allai en voir un autre que l'on disait encore plus sage que le premier, et je le trouvai aussi peu sage que lui, ce qui ne fit que m'attirer ses inimitiés et celles de beaucoup d'autres.

Je me rendis ensuite chez d'autres encore, sentant bien que je ne faisais qu'accumuler les haines contre moi et étant à la fois fâché et contristé, mais croyant devoir préférer à l'art l'oracle divin et voulant demander à tous ceux qui paraissaient posséder quelque sagesse quel était le sens de la parole des Dieux. Or, par le Chien, Athéniens, voici le seul fruit que je tirai de mes recherches, car je tiens à vous dire la vérité : tous ceux qui passaient pour les plus sages me parurent l'être moins que les autres et tous ceux dont on faisait plus de cas me semblèrent plus aptes à la véritable sagesse. Mais il faut que je vous rende compte de toutes mes courses, et que je vous fasse connaître tout ce que j'entrepris pour connaître le sens de l'oracle. Après avoir visité tous ceux qui ont un nom dans la politique, je me rendis chez les poètes, m'adressant autant à ceux qui font de la tragédie qu'à ceux qui font des dithyrambes, et ne doutant point que je m'y prisse moi-même en quelque sorte en flagrant délit en me trouvant beaucoup plus ignorant qu'eux. Je parcourus leurs ouvrages qu'ils paraissaient avoir le plus travaillés, et après les avoir médités, je leur demandai à eux-mêmes ce qu'ils avaient voulu dire et dans quel but ils les avaient écrits, n'ayant point d'autre dessein que de m'instruire moi-même. Or, je rougis, Athéniens, de vous découvrir la vérité, mais je ne puis m'empêcher

de vous la dire. Tous ceux qui étaient là parlaient beaucoup mieux de ces poèmes que ne le faisaient ceux-là mêmes qui les avaient écrits. Je connus donc tout de suite que les poètes en faisant leurs poèmes ne s'inspirent point de la sagesse, mais obéissent à certains mouvements de la nature, à de vaines excitations de l'âme, comme les prophètes et les devins qui disent tous de fort belles choses sans rien entendre à ce qu'ils disent. Les poètes me parurent être affectés de la même manière, et je remarquai qu'à cause de leurs poésies ils se croyaient les plus sages des hommes dans toutes les autres choses, bien qu'ils n'y comprennent rien. Je les laissai donc et m'en allai en pensant que j'étais au-dessus d'eux pour les mêmes raisons qui me mettaient au-dessus des politiques.

Je m'adressai alors aux artistes. J'étais bien convaincu que je ne savais rien de leur profession et je m'attendais à les voir exceller en bien des choses. Je ne m'étais pas trompé, en effet, ils savaient bien des choses que j'ignorais et en cela ils l'emportaient évidemment sur moi en sagesse. Mais, Athéniens, je leur trouvai les mêmes défauts que j'avais constatés chez les poètes ; il n'y en avait pas un qui, persuadé qu'il l'emportait à bon droit dans son art, ne se crût savant et capable de toutes les autres choses, et cette erreur leur ôtait tout le prix de leur véritable sagesse. J'en arrivai à me demander à moi-même, comme parlant par l'oracle, si je ne préférerais pas être tel que je suis et n'avoir rien de leur habileté et de leur ignorance, ou bien s'il valait mieux avoir l'une et l'autre et être comme eux, et je me répondais à moi-même et à l'oracle qu'il était préférable de rester tel que je suis.

Ce sont ces investigations, Athéniens, qui ont soulevé contre moi toutes les haines et les inimitiés dangereuses, toutes les calomnies que vous savez et qui m'ont fait donner le nom de sage ; car tous ceux qui sont ici crurent que je sais toutes les choses sur lesquelles je découvre l'ignorance des autres. Or, il me semble, Athéniens, qu'il n'y a que le dieu qui soit vraiment sage, et que c'est bien là le sens de son oracle, par lequel il fait entendre que la sagesse des hommes est peu de chose ou plutôt n'est rien. Il n'a pas voulu parler de Socrate même, il s'est servi de mon nom comme d'un exemple et comme s'il disait : celui-là est vraiment sage, ô hommes, qui reconnaît comme Socrate que sa sagesse n'est d'aucun poids. Voilà pourquoi je continue mes recherches en obéissant au dieu et pourquoi j'étudie mes concitoyens et aussi les étrangers, afin de découvrir s'il n'en est point de véritablement sage ; et comme je n'en trouve point, je suis l'interprète du dieu, en leur démontrant qu'ils n'ont point la vraie sagesse. Ces recherches ne me laissent aucun loisir pour m'occuper des affaires publiques ou de mes affaires personnelles et je vis dans une extrême pauvreté à cause du culte que je rends au dieu.

Au reste, beaucoup de jeunes gens riches qui n'ont rien à faire s'attachent à moi de bon gré et prennent un si grand plaisir à voir comment j'éprouve les hommes, qu'ils s'appliquent ensuite à m'imiter en étudiant les autres : il faut, je crois, une abondante moisson d'observations, car il y a beaucoup de gens qui croient tout savoir, tout en ne sachant rien ou peu de choses. Ceux qui sont convaincus par eux d'ignorance, s'en prennent beaucoup plus à moi qu'à eux-mêmes et crient partout qu'il y a un certain Socrate qui est le plus infâme des hommes et qui corrompt la jeunesse; quand on leur demande ce qu'il fait ou ce qu'il enseigne, ils n'en savent rien; mais pour ne pas avoir l'air d'hésiter, ils se rabattent sur les griefs que l'on invoque d'ordinaire contre les philosophes : il recherche, disent-ils, ce qui se passe dans les cieux et sur la terre, il ne croit pas aux dieux, il rend bonnes les causes mauvaises; mais ils n'osent, je crois, pas dire qu'on les a convaincus de se faire passer pour sages, bien qu'ils ne sachent rien. Ambitieux, violents, nombreux, ouverts, parlant bien, ils vous soufflent aux oreilles ces calomnies, ces accusations qu'ils répandent contre moi.

Parmi ces ennemis se trouvent Mélitos, Amytos et Lycos qui m'attaquent aujourd'hui. Mélitos m'est hostile parce que j'ai parlé des poètes, Amytos parce que j'ai parlé des artistes et de politique, Lycos parce que j'ai fait mention des orateurs. Aussi, comme je vous l'ai dit tout d'abord, Athéniens, serais-je bien surpris si je pouvais en peu de temps détruire en vous cette calomnie qui a pris tant d'accroissement.

Voilà, Athéniens, toute la vérité; je ne vous cache rien, je ne vous déguise rien, je n'exagère et n'atténue rien; mais je n'ignore pas que les paroles que je prononce en ce moment augmentent encore les inimitiés contre moi. Voilà, dis-je, la source des calomnies dirigées contre moi, et toutes les fois que vous voudrez les examiner de près soit maintenant, soit plus tard, vous trouverez qu'il en est bien ainsi.

Je crois en avoir dit assez pour répondre à mes premiers accusateurs. Je veux maintenant tâcher de répondre à Mélitos, à cet homme de bien, qui est, s'il faut l'en croire, si dévoué à sa patrie, ainsi qu'à un autre accusateur. Reprenons donc leurs accusations comme nous avons énuméré les premières. Voici ce qu'ils disent : *Socrate est coupable parce qu'il corrompt la jeunesse et ne croit pas aux dieux jugés tels par l'État, en mettant à leur place, sous le nom de démons, des divinités nouvelles.* Voilà l'accusation. Je l'examinerai point par point.

Il m'accuse de corrompre la jeunesse, et m'en fait un crime. Or, je réponds, Athéniens, que le seul coupable ici est Melitos lui-même qui traite en plaisanterie les choses les plus sérieuses et appelle les gens en justice pour avoir l'air de se préoccuper beaucoup de choses

Mont : « S'est jamais souc , comme je vais essayer de vous le montrer et de vous le prouver.

Approche, Mélitos, réponds-moi : as-tu rien tant à cœur que de rendre les jeunes gens le plus vertueux possible? « Sans doute, » dis-tu. — Et bien, apprends à nos juges quel est suivant toi l'homme le plus capable de rendre les jeunes gens meilleurs; car il est bien certain que tu dois le savoir, puisque tu t'en préoccupes à ce point. Et si tu as trouvé celui qui les corrompt, si tu l'as dénoncé aux juges, tu dois pouvoir dire aussi quel est celui qui les rendra meilleurs. Parle donc, qui est-il?... Tu vois bien, Mélitos, tu te tais, tu demeures interdit, tu n'as rien à dire. Cela ne te paraît-il pas honteux, et n'est-ce pas une preuve suffisante que tu n'as jamais eu le moindre souci de l'éducation de la jeunesse? Mais apprends-moi donc, ô excellent Mélitos, qui peut rendre les jeunes gens meilleurs! Tu réponds : les lois. Ce n'est pas ce que je te demande, ô parfait Mélitos, ce que je te demande, c'est ceci : quel est l'homme qui peut rendre les jeunes gens meilleurs, car il est hors de doute que la première chose qu'il doit savoir, ce sont les lois.

— Ces hommes, Socrate, sont les juges ici présent.

— Que dis-tu, Mélitos? Que ces juges sont capables d'instruire la jeunesse et de la rendre meilleure?

— Assurément.

— Mais parles-tu de tous ces juges ou de quelques-uns seulement qui le peuvent, tandis que d'autres ne le peuvent point?

— Tous les juges.

— Tu parles bien, par Junon, et tu nous as trouvé un grand nombre de bons précepteurs; mais ces auditeurs qui nous entourent peuvent-ils aussi rendre les jeunes gens meilleurs ou ne le peuvent-ils pas?

— Ils le peuvent.

— Et les sénateurs?

— Les sénateurs aussi.

— Mais ceux qui assistent aux assemblées publiques, corrompent-ils la jeunesse ou la rendent-ils meilleure?

— Ils le font.

— Tous les Athéniens donc peuvent rendre les jeunes gens meilleurs, tous, excepté moi seul, il n'y a que moi qui les corrompe, c'est bien là ce que tu dis?

— Je le soutiens.

— C'est malheureux pour moi. Mais réponds-moi encore. Crois-tu qu'il en soit de même des chevaux, que tous les hommes s'entendent à les rendre bons, et qu'il n'y en ait qu'un seul qui les rende mauvais? Ou bien n'est-ce pas tout le contraire? Et ne faut-il pas dire qu'il n'y a qu'un petit nombre d'écuers qui s'entendent à dresser un cheval, tandis que le reste des hommes n'est propre

qu'à les gâter. Et n'en est-il pas ainsi de tous les animaux. Sans aucun doute, en dépit des affirmations et des dénégations d'Amytos et de vous-même. Or, ce serait un grand bonheur et un grand avantage pour la jeunesse qu'il n'y eût qu'un seul homme capable de la corrompre et que tous eussent la valeur de la redresser. Il me suffit pour le moment, Méritos, d'avoir démontré que tu n'as jamais eu aucun souci de l'éducation de la jeunesse, et tu viens de montrer clairement toi-même que tu ne t'es jamais occupé de la chose même pour laquelle tu m'as cité devant ce tribunal.

D'ailleurs, je te prie par Jupiter, Méritos, de nous dire lequel est le plus avantageux d'avoir des relations avec des gens de bien ou de vivre avec des méchants. Réponds-moi, mon ami. Je ne te demande rien de difficile; n'est-il pas vrai qu'il y a toujours quelque danger à fréquenter les méchants, quelque bien à recueillir de la société des bons?

— Assurément, dis-tu.

— Mais quel est celui qui aime mieux recevoir du préjudice que de l'utilité de ceux qu'il fréquente. Réponds-moi, car la loi t'ordonne de répondre. Y a-t-il quelqu'un qui aime mieux recevoir du mal que du bien?

— Non, dis-tu, il n'y a personne.

— Quand tu m'accuses de corrompre la jeunesse, de la dépraver, soutiens-tu que je le fais sciemment, volontairement ou non?

— Sciemment et volontairement.

— Eh quoi! Méritos, tu es beaucoup plus jeune que moi, et tu l'emporterais de beaucoup sur moi en sagesse; tu sais que les méchants font du mal à ceux qui les fréquentent, que les bons, au contraire, leur font du bien, et moi je serais ignorant au point de ne pas savoir qu'en rendant mauvais un de ceux qui s'attachent à moi, je m'expose à n'en recueillir que du mal, et je m'obstinerais à m'attirer ce préjudice, sciemment et volontairement? En cela, Méritos, je ne te crois point et je ne pense pas qu'il y ait un homme au monde qui puisse le croire. Ou je ne déprave pas la jeunesse, ou si je la déprave, je n'en ai pas conscience. Dans l'un comme dans l'autre cas, tu es un calomniateur. Si c'est malgré moi que je la corromps, la loi ne permet point d'appeler en justice pour des fautes involontaires; elle veut qu'on prenne en particulier ceux qui commettent ces fautes, qu'on les reprenne et les instruisse. Car il est hors de doute qu'étant mieux instruit, je ne ferai plus ce que j'ai fait inconsciemment. Toi, au contraire, c'est bien avec intention que tu n'as pas voulu ni déclarer, ni instruire, et tu me cites devant ce tribunal où la loi veut que l'on fasse comparaître ceux qui ont encouru quelque peine et non ceux que l'on aurait dû avertir.

Voilà bien, Athéniens, une preuve manifeste de ce que je vous

disais : jamais Mélitos n'a eu le moindre souci de toutes ces choses. Cependant réponds encore et fais-moi connaître comment je corromps les jeunes gens. N'est-ce pas comme tu l'as écrit dans tes dénonciations, parce que je leur ai appris à ne pas reconnaître les dieux que reconnaît l'État, et à honorer sous le nom de démon d'autres divinités. N'est-ce pas là ce que tu prétends ?

— C'est cela même, je le soutiens avec énergie.

— Eh bien ! par ces dieux mêmes, dont il est question ici, Mélitos, explique-toi d'une manière plus claire pour moi et pour mes juges, car je ne puis te comprendre si tu dis que j'excite les jeunes gens à croire qu'il y a des dieux — et si je crois qu'il y a des dieux, je ne suis pas athée et je ne suis pas coupable sur ce point — ou si je leur enseigne à ne pas croire aux dieux de l'État mais à d'autres.

— Je dis que tu nies l'existence de tout dieu.

— O admirable Mélitos, pourquoi parles-tu ici. Quoi ! je ne crois pas comme les autres hommes à la divinité du soleil et de la lune ?

— Non, par Jupiter, il ne le croit pas, juges, puisqu'il dit que le soleil est une pierre et la lune une terre.

— Mais c'est Anaxagore que tu accuses, mon cher Mélitos. Tu fais si peu de cas de tes juges, tu les crois si peu versés dans les lettres, qu'ils ne savent pas que les livres d'Anaxagore de Clazimène sont pleins de ses assertions. Pourquoi les jeunes gens viendraient-ils apprendre de moi ce qu'ils peuvent aller entendre tous les jours pour une drachme à l'orchestre, où l'on joue Euripide, et n'auraient-ils pas une belle occasion de se moquer de Socrate, s'il s'attribuait des divinités qui non-seulement ne sont pas les siennes, mais qui sont d'une telle étrangeté et absurdité. Mais, par Jupiter, tu prétends donc que je ne crois à aucun dieu.

— A aucun, par Jupiter.

— Ce que tu dis, Mélitos, est incroyable, et doit te paraître aussi impossible qu'à moi-même. Pour moi, ô Athéniens, je ne puis voir en cet homme qu'un calomniateur insolent qui n'a intenté cette action contre moi que par une témérité et une pétulance toute juvénile, car il n'est venu ici que pour me mettre en quelque sorte à l'épreuve, et me tenter en me proposant une énigme et en se disant : Voyons si ce Socrate qui est si sage s'apercevra que je veux me moquer de lui, que j'avance des choses qui se contredisent et que je veux le tromper, lui et tous les auditeurs. En effet, il paraît bien être en contradiction avec lui-même, et c'est comme s'il disait : *Socrate est coupable en ce qu'il croit qu'il n'y a pas de dieux et qu'il y en a.* N'est-ce point là en vérité, juges, de la supercherie.

Or, voici comment je juge les faits, écoutez-moi je vous en prie, Athéniens, et ne vous irritez pas contre moi si je vous parle à ma manière. Réponds-moi, Mélitos. Y a-t-il quelqu'un, ô Mélitos, qui croie qu'il y ait des choses humaines tout en ne croyant pas qu'il y ait

des hommes?... Juges, ordonnez qu'il me réponde et qu'il ne fasse pas tant de bruit. Y a-t-il quelqu'un qui croie qu'il y ait un art de dresser les chevaux, tout en ne croyant pas qu'il y ait des chevaux; qu'il y ait des airs de flûte, tout en prétendant qu'il n'y a pas de joueurs de flûte? Il n'y a personne, excellent Mélitos, ou je répondrai pour toi, si tu ne veux pas répondre, mais je t'adresserai encore une question : Y a-t-il quelqu'un qui puisse croire qu'il y ait des choses ayant rapport aux démons tout en ne croyant pas qu'il y ait des démons.

— Il n'y a personne.

— Tu me réjouis en répondant ainsi, parce que les juges t'y forcent. Tu prétends donc que je reconnais des choses ayant rapport aux démons et que j'enseigne cette doctrine. Que ces opinions datent de loin ou soient toutes récentes, tu soutiens que je crois à des choses démoniaques et tu l'as juré dans ton accusation, mais si je crois à des choses démoniaques, je dois croire aux démons, n'est-il pas vrai. Tu en conviens par ton silence même; mais ces démons ne croyons-nous pas aussi qu'ils sont des dieux ou des enfants des dieux? En est-il ainsi oui ou non ?

— Oui.

— Mais si de ton propre aveu je crois aux démons, et si je crois aussi qu'ils sont des dieux, n'est-ce pas une preuve formelle que tu viens nous proposer des augures pour te moquer de moi en soutenant que je ne crois pas aux dieux, mais que j'y crois pourtant puisque je crois aux démons. Et si ces démons sont des enfants des dieux, quel est l'homme qui peut sérieusement soutenir qu'il y a des enfants des dieux et qu'il n'y a pas des dieux, il serait tout aussi absurde de dire qu'il y a des mulets nés de chevaux et d'ânesses et qu'il n'y a ni chevaux ni ânesses.

Il n'est donc pas possible, Mélitos, qu'en m'intendant cette action tu n'aies pas voulu m'éprouver, et tu ne pourras jamais convaincre en homme de bon sens que celui qui croit aux choses ayant rapport aux dieux et aux démons puisse croire en même temps qu'il n'existe ni dieux, ni démons, ni héros.

Je n'ai pas besoin d'en dire davantage, Athéniens, pour démontrer que je ne suis pas coupable et que les accusations de Mélitos n'ont aucun fondement.

Mais quand je vous affirmais en commençant que je me suis attiré beaucoup de haines de la part de beaucoup de gens, sachez bien que je vous disais la vérité; et ce qui me fera condamner ce ne sera ni Mélitos ni Anytos, mais cette haine et ces calomnies du peuple. Elles ont en effet déjà perdu beaucoup de gens de bien et en perdraient, je crois, encore bien d'autres, car il n'y a point de danger qu'elles s'arrêtent à moi¹.

1. Le grec dit οὐδέν δὲ δεινόν, μὴ ἐν ἐμοὶ στή, et le latin traduit nul-

Peut-être quelqu'un me dira-t-il : n'as-tu pas honte, Socrate, d'exercer une profession qui te ait maintenant courir le danger de périr ? A cela je puis faire une réponse très juste : Tu ne dis pas vrai, ô homme, en croyant que l'on doit considérer les dangers de la vie ou de la mort lorsqu'on a quelque valeur, si petite soit-elle. Tout ce que l'on doit considérer lorsque l'on fait une action, c'est si elle est juste ou injuste, si elle est d'un homme de bien ou d'un méchant homme. Car il faudrait pour la même raison mépriser les demi-dieux qui périrent à Troie et tout d'abord le fils de Thétis qui, pour ne point subir la honte et l'infamie, fit si peu de cas de la mort, que sa mère le voyant partir pour aller tuer Hector, lui adressa, si je m'en souviens, ces paroles : « Ô mon fils, si pour venger la mort de Patrocle, ton ami tué par Hector, tu mets celui-là à mort, tu mourras toi-même, car aussitôt après le trépas d'Hector un destin funeste te menacera. » Or, lui, en recevant cet avis, bravant le peril et la mort, et craignant beaucoup plus de vivre comme un lâche s'il ne vengeait l'affront fait à son ami, s'écria : Que je meure à l'instant, après avoir vengé mon ami, et que je ne reste point, couvert de ridicule, fardeau inutile sur la terre ! Etait-ce là s'inquiéter du danger de la mort ? Et n'est-ce point, ô Athéniens, une vérité constante que lorsque l'on s'est établi en un poste que l'on a jugé le meilleur ou lorsque l'on y a été placé par son chef, on doit comme je le pense, y rester ferme et ne point redouter la mort, et n'avoir pas d'autre crainte que la honte.

Je commettrais donc, Athéniens, une faute grave, si, après avoir gardé fidèlement tous les postes que vous m'avez confiés à Potidée, à Amphipolis, à Dellum, et où j'avais été mis par nos généraux, après avoir si souvent affronté la mort, maintenant que le Dieu m'a ordonné, comme je le crois, de passer mes jours dans l'étude de la philosophie en m'examinant moi-même et en observant les autres, la peur de la mort ou de tout autre péril me faisait désertier ce même poste. Ce serait là, je le répète, un crime des plus graves et qui donnerait tout droit de me citer en justice comme un impie qui ne croit pas aux dieux, qui désobéit à l'oracle, qui craint la mort, qui se croit sage et ne l'est pas ; car, ô Athéniens, craindre la mort n'est autre chose que se croire sage sans l'être et croire savoir ce que l'on ne sait pas. En effet, personne ne peut savoir si la mort n'est pas le souverain bien et pourtant on la craint, comme si elle était le plus grand des maux ; et qui peut mettre en doute que c'est une ignorance honteuse de croire connaître ce que l'on ne connaît pas ? Pour moi, Athéniens, je diffère

um vero periculum ne in me desinat, c'est bien là notre expression populaire il n'y a pas de danger que...

peut-être en cela des autres hommes, et si je parais en quelque point les surpasser en sagesse, c'est que, ne sachant pas suffisamment ce qui se passe aux enfers après cette vie, je ne me persuade pas non plus que j'en suis exactement instruit. Mais ce que je sais fort bien, c'est que commettre des injustices et désobéir à ce qui est meilleur que nous et supérieur à nous, dieu ou homme, est criminel et honteux. Aussi ne craindrai-je et ne fuirai-je jamais ce que je ne connais point et ce qui est peut-être un véritable bien, tandis que je craindrai et fuirai toujours ce que je sais pertinemment être un mal.

Si donc, Athéniens, vous ne cédez pas aux incriminations d'Anytos qui soutient qu'il fallait ou ne pas m'appeler en justice ou une fois que j'y étais appelé ne pas hésiter à me condamner à mort, parce que si vous me laissiez échapper, vos fils, qui sont déjà imbus des doctrines de Socrate, ne manqueraient pas d'être entièrement corrompus par lui; si vous me disiez : Socrate, nous ne tenons aucun compte des accusations d'Anytos et nous te renvoyons absous, mais à la condition que tu ne philosopheras plus et que tu t'abstiendras de faire tes recherches accoutumées; et si tu y reviens, si l'on t'y reprend, tu mourras. Si, dis-je, vous me déclariez absous à ces conditions, je n'hésiterai pas à vous répondre : Athéniens, je vous honore et vous aime, mais j'aime mieux obéir au Dieu qu'à vous, et tant que j'aurai un souffle, une pensée, je ne cesserai de philosopher, en vous exhortant au bien, en vous dissuadant du mal, et en disant à chacun de vous : O homme de bien, toi qui es Athénien et citoyen de la cité la plus grande du monde et la plus renommée par la sagesse et la valeur, comment ne songes-tu point de ne penser qu'à amasser des richesses, qu'à acquérir du crédit et des honneurs, en négligeant les trésors de vérité et de sagesse, et en ne travaillant pas à rendre ton âme meilleure. Et si quelqu'un de vous me soutient qu'il s'en occupe, je ne m'empresserai pas de le quitter ou de le renvoyer, mais je l'interrogerai, je l'examinerai, je le réfuterai; et s'il me paraît ne pas posséder la vertu tout en faisant semblant d'être vertueux, je lui ferai honte de faire beaucoup de cas de choses, viles et méprisables, et de n'en faire aucune de ce qui est véritablement du plus grand prix.

Voilà comment j'agirai; que je tombe sur un jeune homme ou sur un vieillard, sur un citoyen ou un étranger, mais je m'adresserai plutôt aux citoyens, parce que vous me touchez de plus près. Car sachez que c'est là ce que ce Dieu m'ordonne. Et je suis convaincu qu'il n'est jamais arrivé à vous-mêmes et à cette ville de plus grand bien que ce ministère que j'accomplis envers ce Dieu. Je ne fais en définitive dans toutes mes démarches que donner de bons conseils à tous, jeunes ou vieux, lorsque je vous avertis qu'il

faut beaucoup moins s'occuper de son corps, des richesses et de toutes les autres choses que de son âme; et quand je vous dis que la vertu ne vient pas des richesses, qu'au contraire les richesses viennent de la vertu et que celle-ci est la source de tous les biens publics et particuliers. Si en parlant ainsi, je travaille à la corruption de la jeunesse, il faut donc que ces doctrines soient pernicieuses, car si quelqu'un vous soutient que je dis autre chose, il se trompe ou vous trompe. Je n'ai donc qu'à vous répéter ma déclaration, Athéniens, que vous écoutiez Anytos ou ne l'écoutiez pas, que vous me renvoyiez ou ne me renvoyiez pas, je ne cesserai de faire ce que je fais, quand je devrais mourir mille morts.

Ne murmurez pas, Athéniens, mais comme je vous l'ai demandé dès le début, écoutez-moi avec calme et ne vous irritez pas de ce que je vous dis; je suis du reste convaincu que vous tirerez profit de mes paroles, car j'ai à vous dire beaucoup d'autres choses, qui peut-être vous feraient crier, mais ne le faites pas. Sachez que si vous me mettez à mort, étant tel que je vous le dis, vous vous ferez plus de mal qu'à moi; en effet ni Mélitos, ni Anytos ne sauraient me faire aucun tort, car l'homme de bien ne peut, à mon sens, être lésé par le méchant. Il se peut qu'ils me fassent condamner à la mort ou à l'exil ou à la perte de mes biens et de mes droits de citoyen, ce serait là sans doute aux yeux de l'un et de l'autre des maux épouvantables, mais moi je ne partage pas leur avis. Suivant moi, le plus grand des maux c'est de faire ce que cet homme fait en ce moment, de chercher à faire mourir injustement un homme de bien.

C'est pourquoi, Athéniens, je ne me défends pas ici par intérêt personnel, comme on pourrait le croire, mais dans votre intérêt à tous; afin de vous empêcher d'offenser en me condamnant, le Dieu en méconnaissant le don qu'il vous a fait, car si vous me faites périr, vous ne trouverez pas aisément un autre citoyen semblable à moi et qui soit attaché à votre cité (la comparaison pourra vous sembler ridicule) comme un coursier noble et généreux, appesanti en quelque sorte par sa grandeur même et ayant besoin pour s'exciter de l'aiguillon. Il me semble que j'ai été choisi par ce Dieu pour vous aiguillonner ici, vous piquer, vous reprendre sans cesse un seul jour ou une seule heure, de m'occuper de vous et de votre bien. Je vous le répète, Athéniens, vous ne trouverez pas seulement un autre homme comme moi, et si vous voulez m'en croire vous m'épargnerez. Il se peut toutefois que comme des gens endormis qui ne veulent pas qu'on les réveille, vous cédiez avec instigation d'Anytos et me condamnerez témérairement et légèrement à mort; qu'en résulterait-il? C'est que vous passerez le reste du temps dans l'engourdissement à moins que le Dieu ne vous envoie quelque autre homme qui vous vienne en aide comme moi.

Or, vous pouvez vous convaincre par des faits que c'est bien le Dieu qui m'a donné à votre ville, car il n'y a pas d'hommes qui consentiraient comme je l'ai fait à négliger leurs propres affaires et à persévérer pendant des années dans cette insouciance de soi-même pour ne s'occuper que de votre bien, pour vous prendre chacun en particulier, comme ferait un père ou un frère aîné, en vous exhortant sans cesse à vous appliquer à la vertu. Si j'en avais tiré quelque récompense et si je n'avais eu, en vous donnant ces conseils, qu'un esprit de lucre, on aurait quelque chose à me dire; mais comme vous le voyez bien de toute évidence, mes accusateurs mêmes qui ont avec la plus grande imprudence accumulé contre moi tous les griefs, n'ont pourtant, pas poussé l'effronterie jusqu'à soutenir et prouver par témoin que j'aie jamais exigé ni demandé le moindre salaire, et je vous offre d'ailleurs de la vérité de mes paroles un témoin irrécusable, je crois, dans ma pauvreté même.

Il se peut toutefois que l'on me trouve absurde de me mêler de donner à chacun de vous des conseils en particulier, et de ne point oser publiquement paraître dans vos assemblées pour donner des conseils à la patrie. La cause en est, Athéniens, à ce dont vous m'avez souvent entendu parler en beaucoup de circonstances, à ce démon familier, à cette voix divine qui m'inspire, et dont Mélitos se moque tout en s'en servant comme d'un sujet d'accusations contre moi. Ce dernier s'est attaché à moi depuis mon enfance; c'est une voix, qui, chaque fois, m'empêche de faire ce que j'ai résolu, mais ne me pousse jamais à rien entreprendre. C'est elle qui m'a détourné toutes les fois que j'ai voulu me mêler des affaires de la république et elle a eu raison de s'y opposer, car il est certain, Athéniens, que si je m'étais jamais mêlé directement des affaires publiques, il y a longtemps que l'on m'aurait fait périr, ce qui n'aurait été d'aucun profit ni pour vous ni pour moi. Ne vous irritez point contre moi, je vous en prie, si je vous dis la vérité; nul ne peut en effet être en sécurité, s'il s'oppose avec franchise et fermeté à tout un peuple, et s'il s'avise d'empêcher que l'on ne commette de crime injuste et unique dans la république. Il faut au contraire, lorsque l'on combat pour la justice et le droit, pour peu que l'on veuille rester sauf, demeurer simple particulier et ne pas s'occuper des affaires publiques. Je puis vous en fournir la preuve non par des paroles, mais ce qui vous intéresse beaucoup plus, par des faits. Ecoutez donc ce qui m'est arrivé, afin que vous soyez bien convaincus que je suis incapable de sacrifier qui que ce soit à la justice par crainte de la mort, et qu'en ne cédant point je ne puis être que victime d'injustice. Ce que je vais vous dire ne vous sera peut-être pas agréable, mais c'est la vérité et ma défense m'autorise à vous l'apprendre.

Vous savez, Athéniens, que je n'ai jamais rempli d'autre fonction

publique que celle de sénateur. Or, il arriva que cette tribu était justement au pouvoir quand vous fîtes en même temps le procès aux dix généraux qui n'avaient pas enseveli les citoyens morts dans le combat naval des Arginuses ; c'était un procès injuste, et vous eûtes dans la suite à le reconnaître et à vous en repentir. En cette circonstance, je fus le seul des sénateurs qui osai protester contre votre conduite et m'opposer à la violation des lois. Malgré les orateurs qui voulaient me dénoncer, en dépit de vos menaces et de vos cris, je préfèrai courir le danger en défendant la loi et la justice, que de m'associer à une si grande iniquité, par la crainte de la prison et de la mort. Ceci se passait quand la démocratie était encore en vigueur, mais, après l'établissement de l'oligarchie les Trentes me firent comparaître avec quatre autres au Tholos¹ et m'ordonnèrent d'aller chercher à Salamine Lein le Salaminien pour le mettre à mort. Ils donnaient des ordres à beaucoup de citoyens, afin d'en impliquer le plus possible dans leurs agissements iniques. Je fis voir, en cette circonstance, non par des paroles mais par des actes effectifs que je me souciais de leur mort comme de rien, pour parler comme les gens grossiers, et que ma seule règle de conduite était de ne pas commettre d'impiétés et d'injustices. Aussi toute la puissance de ces tyrans, quelque redoutable qu'elle fut, ne put me contraindre à faire quelque acte injuste, et lorsque nous fûmes sortis du Tholos, tandis que les quatre autres se rendirent à Salamine et amenèrent Lein, je me retirai dans ma maison. Or, il est certain qu'ils m'auraient fait périr si leur gouvernement n'eût été aboli bientôt après. Bon nombre de vous ont été témoins de ces faits.

Croyez-vous que j'eusse pu parvenir à l'âge que j'ai² si je m'étais directement mêlé des affaires publiques et si remplissant mon devoir d'honnête homme, j'avais opiniâtement défendu la justice, et, comme il convient de le faire, préféré celle-ci à tout. Vous savez bien, Athéniens, que ni moi ni aucun de vous nous n'aurions longtemps pu soutenir ce rôle. Pour moi, la seule chose que j'aie voulu faire toute ma vie, en public ou en particulier, c'est de ne jamais rien céder à qui que ce soit contre la justice, pas même à ces tyrans, dont ceux qui m'accusent font mes disciples.

Je n'ai jamais été le précepteur de personne ; s'il y a des gens, jeunes ou vieux, qui aient pris intérêt à mes paroles ou à mes actions, je ne leur ai jamais refusé mon assistance, mais je ne suis pas de ceux qui parlent pour de l'argent ou qui se taisent quand on ne leur en donne point, car je rends service avec le même empressement au pauvre comme au riche, et je laisse à chacun le

1. Le Tholos était la salle où siégeaient les trente tyrans.

2. Socrate avait alors soixante-quatre ou soixante-cinq ans.

loisir de me faire des questions ou s'il le préfère de répondre aux miennes. S'il y en a parmi eux qui deviennent honnêtes ou malhonnêtes, il ne faut pas m'en savoir gré ni m'en blâmer, ce n'est pas moi qui en suis la cause, je ne leur ai jamais promis de leur en apprendre, je ne leur ai jamais rien enseigné; et si quelqu'un vient vous dire en se vantant qu'il a entendu de moi en particulier autre chose que ce que je dis publiquement à tout le monde, sachez bien qu'il ne dit pas la vérité.

Voilà donc, Athéniens, pourquoi l'on aime à m'entendre et à s'entretenir avec moi; je n'ai fait que vous exposer la vérité, en vous disant que l'on prend un singulier plaisir à refuter ceux qui se vantent d'être sages et ne le sont point. Je vous le répète, c'est le Dieu même qui m'a donné cet ordre par des oracles, par des songes et de toutes les manières dont il peut faire entendre sa volonté aux hommes.

Si ce que je vous dis était entaché d'erreur il ne vous serait pas difficile de me convaincre de mensonge; car si je faisais métier de corrompre les jeunes gens, et si j'en avais déjà corrompu, il faudrait que les plus âgés d'entre eux et ceux qui savent en conscience que je leur ai donné de mauvais conseils, vinssent témoigner contre moi et me fissent condamner de ce chef; et s'ils ne le faisaient point, ce devoir incomberait à leurs parents, à leurs pères, à leurs frères ou à leurs oncles, qui auraient charge de mettre en accusation le corrupteur de leurs fils, de leurs neveux ou de leurs frères. Il y en a plusieurs dans cette assemblée; je nommerai par exemple Criton, qui est comme moi du bourg d'Alopèce et qui a mon âge: il est le père de Critobule que voici. Je citerai également Lysias de Spheltios, père d'Eschine, que voilà; Antiphar, du bourg de Céphise, père d'Épigène, et un grand nombre d'autres dont les frères ont été en relation avec moi comme Nicostrate, fils de Zotidas et frère de Théodote. Ce dernier est mort à la vérité et n'a plus besoin de l'aide de son frère. Je remarque encore dans l'auditoire Parale, fils de Démodocus et frère de Théages; Adimante, fils d'Ariston, avec son frère Platon, qui est là devant vous! Alautodore, frère d'Apollodine, et bien d'autres encore parmi lesquels Mélitos était prié de chercher au moins un ou deux témoins. S'il ne l'a pas fait, il n'est pas trop tard et je le lui permets, qu'il parle donc s'il le peut; mais il s'en gardera bien, Athéniens, car il trouvera tous ces gens prêts à me soutenir, moi, le corrupteur de leurs enfants et de leurs frères, comme le prétendent Mélitos et Anytos. Je ne veux pas toutefois invoquer ici l'aide de ceux que j'ai corrompus, ils pourraient avoir leurs motifs de me défendre; mais leurs parents qui n'ont pas été victimes de cette corruption, et qui sont d'un certain âge, quelle autre raison auraient-ils de m'accorder leur protection que mon bon droit et mon innocence? Ne

sont-ils pas persuadés que Mélitos est un imposteur et que je ne dis que la vérité. Voilà, Athéniens les arguments que je puis invoquer pour me défendre, les autres dont je ne fais pas mention sont analogues.

Peut-être y en aura-il parmi vous quelques-uns qui, se rappelant avoir été à la même place que j'occupe aujourd'hui, m'en souviendront de ce que, dans des circonstances beaucoup moins graves, ils ont fait appel à la pitié de leurs juges en les suppliant avec des larmes et en faisant, pour exciter davantage leur compassion, apporter ici leurs enfants, accompagnés de leurs parents et de leurs amis, tandis que moi, je n'ai pas recours à cette escorte, quoique je cours le plus grand des dangers. Peut-être, en faisant la différence entre leur attitude et la mienne auront-ils contre moi d'autant plus d'animosité, me condamneront-ils en ne se souvenant que de leur colère. Si tels sont les sentiments de quelqu'un d'entre vous, ce que je me refuse à admettre, je n'ai, en supposant qu'ils pensent ainsi, d'autre excuse que de dire : Mon ami, moi aussi j'ai des parents, car pour rappeler l'expression d'Homère : « Je ne suis pas issu d'un chêne ni d'un rocher », mais je suis né comme les autres hommes ; j'ai des parents, Athéniens, j'ai trois fils dont l'aîné est adolescent et dont les deux autres sont encore enfants, et cependant je ne les ferai pas appeler ici pour vous engager à m'absoudre. Et pourquoi n'agirais-je pas ainsi ?

Ce ne serait point par fierté, ni par mépris pour vous, ni parce que je sais affronter la mort avec intrépidité et sans faiblesse, mais uniquement pour faire honneur à mes concitoyens et à toute la ville. Il me paraissait indigne de mon âge, de ma réputation, légitime ou non, de recourir à ces moyens, il suffit que l'opinion générale attribue à Socrate quelques avantages sur les autres hommes. Si ceux qui parmi vous sont regardés comme supérieurs aux autres en sagesse, en courage ou en toute autre vertu, ressemblaient, je rougis de le dire, à plusieurs que j'ai vus, et qui tout en passant pour des personnages importants faisaient néanmoins des choses avilissantes, lorsqu'on les jugeait comme ils le méritaient, si ceux, dis-je, dont je parle étaient semblables à ces derniers, ils feraient honte à la ville, car ils permettraient aux étrangers de penser que, parmi les Athéniens, les hommes les plus vertueux, choisis comme tels pour les élever aux honneurs dus aux Athéniens, ne diffèrent en rien des autres. Or, cette pensée, vous ne devez pas l'avoir, Athéniens, vous qui avez quelque renom ; et si nous vous y poussions, vous devriez nous en empêcher et déclarer que vous condamnez bien plus celui qui aura recours à des scènes tragiques pour exciter votre pitié en ne faisant que rendre votre ville ridicule, que celui qui attendra tranquillement votre arrêt.

Mais laissant de côté l'opinion publique, il ne paraît pas con-

forme à la justice, Athéniens, d'implorer la commisération de son juge ou de croire que l'on peut se faire absoudre en suppliant. Le juge demande à être persuadé, il ne siège pas pour faire plaisir à ceux qui voudraient violer la loi, mais pour rendre justice en obéissant à la loi. C'est pour cela qu'il a prêté serment et il n'est pas en son pouvoir de faire grâce à qui lui plaît : il est tenu de rendre justice. Il ne faut donc point que l'on vous accoutume au parjure, et il ne faut point que vous vous y accoutumiez ; car les uns et les autres nous serions également coupables envers les dieux.

Ne croyez donc pas, Athéniens, que je veuille invoquer auprès de vous des choses qui ne me paraîtraient pas honnêtes, pieuses et justes, et que je veuille surtout y avoir recours dans une circonstance où je suis de la part de Mélitos l'objet d'une accusation d'impiété, car si je vous flétrissais par une prière et si je vous poussais à violer votre serment, il serait de toute évidence que je vous inviterais à ne pas croire aux dieux, et en voulant me justifier je ne ferais que prouver contre moi-même que je ne crois pas aux dieux. Or, il s'en faut, Athéniens, que j'aie cette croyance. Je suis au contraire plus persuadé de l'existence de Dieu qu'aucun de mes accusateurs et j'en suis tellement convaincu que je me repose sur vous et sur le Dieu de Delphes afin que vous rendiez dans ce procès un jugement aussi équitable pour vous que pour moi.

(Quand Socrate eut dit ces paroles, les juges passèrent aux voix. Il fut condamné à une majorité de six voix. Les juges étaient au nombre de 556. Il y eut 281 voix contre et 275 pour Socrate. S'il avait eu 3 voix de plus en sa faveur, il y aurait eu parité de suffrage et Socrate était absous).

Je ne m'émeus en aucune façon du jugement que vous venez de prononcer, Athéniens, et je puis vous donner plusieurs raisons de ma fermeté : la première, c'est que je m'y attendais. Je suis plus étonné de l'écart qu'il y a entre le nombre de voix pour et contre, car je n'espérais point être condamné par une si faible majorité de six suffrages. Je vois maintenant qu'il eut suffi d'un déplacement de trois voix pour me faire absoudre. Aussi puis-je dire que j'ai échappé à Mélitos, et non seulement je lui ai échappé, mais il est hors de doute que si Anytos et Lycon ne s'étaient pas levés avec lui pour m'accuser, il aurait perdu ses mille drachmes, puisqu'il n'avait pas obtenu le cinquième des suffrages. Mélitos a donc jugé que je méritais la mort ? Soit ; mais moi, de quelle peine me jugerai-je digne ? Je vous démontrerai à l'évidence, Athéniens, que je ne choisis que ce que je mérite. Qu'est-ce à dire ? Et à quelle peine, à quelle amende vais-je me condamner pour n'avoir pas fait le silence sur ce que j'avais appris de bon au cours de ma vie, pour avoir négligé ce qui fait l'objet des recherches pressées des autres, c'est-à-dire les richesses, les affaires domestiques, les emplois, les dignités,

pour ne m'être jamais mêlé à aucune cabale, à aucune conspiration, chose qui se fait communément dans cette ville, et en un mot pour m'avoir toujours eu honnête homme et avoir refusé de donner ma vie au prix de ces indignes moyens. Au reste, vous n'ignorez pas que j'ai toujours répugné à prendre une profession qui ne m'aurait pas permis de vous être utile et d'être utile à moi-même, car j'ai toujours mis toute mon ambition à vous procurer à chacun de vous en particulier le plus grand de tous les biens, en vous recommandant de n'avoir soin d'aucune des choses qui vous appartiennent en propre, enfin de vous rendre très sage et très parfait ; comme il faut avoir soin de la ville, avant de songer aux choses qui appartiennent à la ville, et ainsi de tout le reste.

De quoi donc suis-je digne ? Des plus grandes récompenses, sans aucun doute, si la récompense doit se mesurer au mérite, et de tout le bien qui puisse convenir à un homme tel que moi. Or, qu'est-ce qui peut convenir à un homme pauvre qui n'a d'autre souci que de vous rendre service, et qui emploie tous ses loisirs pour vous exhorter ? Il n'est rien qui lui convienne mieux, Athéniens, que d'être nourri dans ce Prytanée, et il y a plus droit que ceux d'entre vous qui ont été vainqueurs aux courses de chevaux et de chariots dans des jeux olympiques, car leurs victoires n'ont pu leur donner qu'un bonheur apparent, tandis que moi, je vous rends véritablement heureux. Au reste ils peuvent se passer de ce secours, alors que moi j'en ai besoin. Si donc il est équitable de m'accorder une récompense, que l'on me donne celle que je mérite et que l'on me nourrisse au Prytanée.

En vous disant cela, Athéniens, je me ferai peut-être accuser par vous de parler avec l'entêtement et la fierté qui m'ont fait tout à l'heure répudier les lamentations et les prières ; mais il ne s'agit pas de cela. Mon motif, Athéniens, est que je suis convaincu qu'en aucune occasion, je n'ai, volontairement et sciemment fait de tort à personne. Je ne puis pas vous faire partager cette conviction aujourd'hui, car il me reste trop peu de temps. S'il existait en effet une loi qui permit de faire durer plusieurs jours un jugement capital, comme on le fait ailleurs, et de ne pas se borner à un seul jour, je suis sûr que je vous convainrais, mais comment me serait-il possible de mettre à néant tant de calomnies en un si court espace de temps ? Si donc j'ai la conviction que je n'ai porté aucun préjudice à personne, comment pourrais-je m'en faire à moi-même, en avouant que je mérite une peine et en m'y condamnant moi-même ? Eh quoi ! pour me soustraire au supplice auquel me condamne Mélitos, sans que je sache si c'est un bien ou un mal, j'irais choisir quelque peine que je sais pertinemment être un mal, et je m'y condamnerais résolument moi-même ! Sera-ce la prison perpétuelle ? Mais à quoi me servirait-il de vivre toujours esclave

des Onze? Sera-ce l'amende et la prison jusqu'à ce que je l'aie payée? Mais ce serait la même chose, puisque je suis hors d'état de la payer. Sera-ce l'exil? Cette pensée-là vous la confirmeriez peut-être.

Mais je devrais être bien aveuglé par les biens de la vie, Athéniens, si je ne voyais pas que si vous, qui êtes mes concitoyens, n'avez pu supporter mes paroles et mes maximes, et si elles vous ont été tellement à charge que vous n'avez pas pu les dénoncer jusqu'à ce que vous vous soyez débarrassés de moi, à plus forte raison les autres ne pourront les tolérer. Vraiment, Socrate mènerait une belle vie si, à son âge, chassé d'Athènes, il allait errer de ville en ville comme un vagabond et un banni! Je sais bien que partout où je porterai mes pas, les jeunes gens me formeront un auditoire comme ils le font ici; si je les repousse ils me feront chasser par leurs pères, et si je ne les repousse pas, leurs pères et leurs parents me feront chasser à cause d'eux.

Mais on me dira peut-être : Quand tu ne seras plus avec nous à Athènes ne pourras-tu te tenir en repos et garder le silence? Je vois bien que c'est là ce qu'il y a de plus difficile à faire comprendre à quelques-uns d'entre vous; car si je vous dis que garder le silence, ce serait désobéir au Dieu, et que pour cette raison il m'est impossible de me taire, vous refuserez d'ajouter foi à mon assertion et vous la jugerez ironique; si au contraire je prétends que le plus grand bien de l'homme c'est de consacrer tous les jours de sa vie à parler de la vertu et de discourir de toutes les autres choses dont vous m'avez entendu vous entretenir soit en m'examinant moi-même soit en examinant les autres, car vivre sans examen n'est point vivre, vous donneriez encore moins de crédit à mes affirmations. Or, cela est, Athéniens, comme je vous le dis, bien que vous ne puissiez le croire. Au reste, je ne suis pas de ceux qui s'accoutument à se croire indemnes de toute peine. J'ajouterai que si j'étais riche, je me condamnerais moi-même à une amende que je pourrais payer, car, dans ces conditions je ne me ferais aucun tort; mais je ne le peux pas, puisque je ne possède rien, à moins que vous ne vouliez que l'amende soit proportionnée à mon indigence; et je pourrai peut-être payer une mine d'argent, je me condamne donc à une mine. Mais Platon, que je vois là, Criton, Critobule et Apollodore, veulent que je porte l'amende à trente mines et disent qu'ils en répondent; je me condamne donc à trente mines, et je vous nomme mes cautions qui sont certainement très solvables.

Socrate ayant prononcé contre lui-même, suivant la loi, cette condamnation à l'amende, les juges délibèrent et le condamnent à la mort. Alors Socrate prend la parole.

Je crains, Athéniens, qu'en cédant à l'impatience et à la précipi-

pitiation, vous n'assumiez une grande responsabilité et ne fournissiez aux envieux l'occasion d'accuser la République d'avoir fait mourir Socrate, cet homme sage; car pour donner plus de poids à votre honte, ils me diront sage, quoique je ne sois point. Vous auriez en vérité mieux fait d'attendre que la mort vînt pour moi d'elle-même et vous n'auriez pas dû attendre longtemps pour avoir ce que vous demandez; car à mon âge, on est, vous ne l'ignorez pas bien près de la mort. Je ne dis pas cela pour mes juges, mais pour mes accusateurs qui m'ont condamné à mort, et c'est encore à eux que je m'adresse. Croyez-vous donc que l'on m'aurait condamné, si j'avais tout mis en œuvre pour me tirer de vos mains, et pensez-vous que les paroles touchantes et persuasives m'eussent fait défaut? Non, Athéniens, ce ne sont pas les paroles qui m'ont manqué, c'est l'envie de vous dire des choses que vous vous êtes accoutumés à entendre avec plaisir. Vous auriez en effet éprouvé une grande satisfaction si j'étais venu me lamenter, soupirer, pleurer, prier et m'abaisser à toutes les autres supplications auxquelles ont journellement recours les accusés; mais quelque grand que fut le péril, j'ai refusé de m'abaisser à cette lâcheté et à cette honte, et après votre sentence je n'ai point regret de ne pas avoir commis cette lâcheté, car je préfère mourir après m'être défendu comme je l'ai fait, que de vivre pour avoir imploré votre pitié. Ni en justice ni à la guerre un honnête homme ne doit sauver sa vie par toutes sortes de moyens. Il n'est pas rare dans un combat de pouvoir sauver sa vie en jetant ses armes ou en demandant la merci du vainqueur, et il en est de même dans tous les autres dangers; il y a mille expédients pour se dérober à la mort quant on est capable de tout dire et de tout faire. Eh! le difficile n'est pas, Athéniens, d'éviter la mort, mais l'éviter la honte, qui vient plus rapidement que la mort. Présentement vieux et accablé par les ans comme je le suis, j'ai été atteint et pris par le mal le plus lent, et mes accusateurs, quoique agiles et robustes, l'ont été par l'infamie. Je vais donc être livré à la mort par votre ordre, et mes accusateurs vont être livrés à l'infamie et à l'injustice par la force de la vérité. Quant à moi, je suis content de mon arrêt, ils le sont aussi du leur, cela devait être ainsi et le partage ne pouvait être mieux.

Pour vous qui m'avez condamné, je veux vous prédire ce qui vous arrivera, car je suis à un moment où les hommes sont le plus capables de prophétiser l'avenir, à l'approche de leur mort. Je vous annonce donc, ô vous qui m'avez livré à la mort, que votre châtiement ne tardera pas, après ma mort, par Jupiter! et qu'il sera plus cruel que la mort que vous m'aurez fait subir.

Le Gérant : H. GAUTIER.

302. *Gérard de Nerval*. La Main en-
chantée.
303. *L. Cladel*. Montauban-tu-ne-le-sau-
ras-pas.
326. *Henri Melthac*. Le Surnuméraire.
331. *Jean Aicard*. Les étrennes.
333. *Mercier*. L'An 2440.
342. *Stendhal*. Waterloo.
351. *Lesage*. Extraits de Gil Blas.
374. *La Satire Ménippée*.
391. *Rabelais*. Gargantua et Panta-
gruel.
399. *Stendhal*. La Chartreuse de Par-
me. (Extraits).
428. *Emile Pouillon*. Bernadette. —
Le Superbe Lion du Sennaar. —
Jean Bru.
436. *Charles Nodier*. Le Songe d'Or.
— Les Plagiats littéraires.
440. *Legouvé*. Mon père. — L'inonda-
tion.
445. *Ch. Grandmougin*. Le Lièvre de
Dandilot.
461. *Ch. Nodier*. La Combe de l'Hom-
me-Mort.
465. *Xavier de Maistre*. Le Lépreux.
de la cité d'Aoste.
468. *A.* *Le Braz*. La légende de la
Mort en Basse-Bretagne.
488. *F.-M. Luzel*. Contes et Légendes.
des Bretons armoricains.
494. *Ch. Le Goffic*. Contes de l'As-
sompption.
515. *Alfred de Musset*. Contes.
518. *H. de Balzac*. Eugénie Grandet.
519. *H. de Balzac*. La Maison du chat-
qui-pelote.
520. *H. de Balzac*. Le Colonel Cha-
bert.
521. *H. de Balzac*. L'interdiction.
522. *H. de Balzac*. L'Enfance de Louis
Lambert.
524. *Fénelon*. Télémaque.

Théâtre.

17. *Marivaux*. L'Épreuve. — Le Legs.
31. *Molière*. Le Malade Imaginaire.
48. *Picard*. M. Musard. — Les Rico-
chets.
66. *Sedaine*. Le philosophe sans le
savoir.
70. *Brueys*. L'Avocat Patelin.
80. *Dancourt*. Les Bourgeoises de
qualité.
85. *Scribe*. La Dame blanche.
87. *Etienne*. Bruis et Palaprat. —
La Petite Ecole des Pères.

100. *Scribe*. Bertrand et Raton ou
l'Art de conspirer.
125. *Desforges*. Le Sourd ou l'Auber-
ge pleine.
129. *F. Ponsard*. L'Honneur et l'Argent.
163. *Brueys*. Le Grondeur.
184. *Sedaine*. La Gageure imprévue.
189. *Lesage*. Crispin, rival de son
maître.
199. *Mme de Staël*. Le Capitaine Ker-
naded. — Le Mannequin.
251. *Molière*. Les précieuses ridicules.
265. *Racine*. Les plaideurs.
298. *Collin d'Harleville*. Monsieur de
Crac en son petit castel.
319. *Andrieux*. Les Etourdis.
365. *Carmentelle*. Il ne faut jurer de
rien.
368. *Molière*. Le Médecin malgré lui.
372. *Racine*. Esther.
383. *Picard*. La Petite Ville.
401. *Rotrou*. *Venceslas* — Saint-Genest.
455. *Molière*. Le Bourgeois gentilhom-
me.
466. *Voltaire*. Zaire. — Mérope.
482. *Corneille*. Poteyucte.
489. *Molière*. L'avare.
496. *Racine*. Athalie.
502. *Corneille*. Le Cid.
503. *Corneille*. Horace.
504. *Corneille*. Cinna.
505. *Racine*. Andromaque.
506. *Racine*. Britannicus.
507. *Racine*. Iphigénie.
508. *Molière*. Le Misanthrope.
509. *Molière*. Les Femmes savantes.
516. *Alfred de Musset*. Théâtre.

Poésie.

1. *A. de Vigny*. Poésies.
5. *André Chénier*. Poésies diverses.
19. *Les Fabulistes*. Chefs-d'œuvre de
la Fable.
24. *Cas. Delavigne*. Les Messéniennes.
26. *La Chanson de Roland*.
28. *Les poètes contemporains* (1^{re}
série).
34. *Les Vieux Poètes français*. (1^{re}
série).
74. *Les Chansonniers français*.
81. *Baudelaire*. Poésies
97. *Poètes provençaux contemporains*.
Jasmin, Aubanel, Mistral, Rou-
manille.
100. *Le Roman du Renard*. (1^{re} partie).

104. *Les vieux fabliaux français*
 108. *Les Vieux poètes français* (2^e série).
 114. Chansons de Béranger.
 139. Scarron. Virgile travesti. — Le roman comique.
 141. *Les poètes contemporains* (2^e série).
 146. *Le Roman du Renard*. (2^e partie).
 148. *Les Vieux poètes français* (3^e série).
 152. Victor de Laprade. Poésies.
 153. *Les poètes bretons*.
 171. *Les Vieux poètes français*. Esclar-monde.
 174. Legouvé. Le Mérite des femmes.
 185. J.-B. Rousseau. Odes et Cantates.
 195. Berchoux. La Gastronomie.
 250. René Bazin. La Légende de sainte-Béga. — La Fille du Sardinier, etc.
 267. André Chénier. Poésie et Prose.
 278. *Les Vieux Noël*s.
 280. Clément Marot. Ballades, Epîtres et Chansons.
 303. Ronsard. Odes, Hymnes, Eglogues et Sonnets.
 304. *Les Grottesques* : Saint-Amand, Scudéry, Cottin, Brébeuf, etc.
 315. *Les Vieux poètes français*. Les Quatre fils Aymon.
 349. Delille. Poésies.
 361. Boileau. Le Lutrin.
 369. *La Fontaine*. Fables (Livres I, II).
 404. *Les Vieux poètes français*. Les Poèmes de Jeanne d'Arc.
 447. *Les Vieux poètes français*. Alicans.
 486. Boileau. L'Art poétique, Epîtres.
 501. *La Fontaine*. Choix de fables (L. III à XII).
 513. Alfred de Musset. Soupîrs.
 514. Alfred de Musset. Sourires.
 523. Boileau. Satires.
 60. Augustin Thierry. Récits mévingiens.
 100. Saint-Simon. Mémoires.
 111. Ph. de Commines. Louis XI.
 117. De Retz. La fronde et l'affaire du chapeau.
 127. Voltaire. Le Siècle de Louis X — Charles XII et Pierre Grand.
 165. Chateaubriand. Bonaparte.
 170. Beaumarchais. Don Joseph Crico.
 176. Grimm. Les salons de Paris XVIII^e siècle.
 263. Mme Vigée-Lebrun. Souvenir d'artiste.
 204. Napoléon I^{er}. Œuvres et Correspondance.
 206. Mme de Caylus. Souvenirs Grand règne.
 216. Arnaud. Souvenirs sur lareur.
 227. Pelisson. Le Procès de Fouquet.
 244. Diderot. Les Salons de Peinture.
 258. Mme de Lafayette. La Cour de France au XVII^e siècle.
 274. Sainte-Beuve. La Grande Mémé.
 275. Blaise de Montluc. La Défense de Siéne.
 312. Général Ambert. La Détaite dan).
 316. Mme de Choiseul. Lettres à la du Deffand.
 317. Vie Walsh. Les Massacres de septembre.
 322. Rulhière. Chez les Russes.
 328. Cléry. La Captivité de Louis X.
 334. Camille Roussel. La Prise d'Alger.
 339. Mme de Rémusat. Les confidences d'une impératrice.
 344. Mme Adam. Croquis hongrois.
 356. P. de Nolhac. Marie-Antoinette à Trianon.
 363. Benjamin Constant. Les Cinq Jours.
 373. Marmontel. La Société littéraire au XVIII^e siècle.

Envoi gratis et franco du Catalogue complet

LGr

P718apSi

Plato. Apologia

Socrate; Apologie de Socrate; [ed. by Simond]

425253

**University of Toronto
Library**

**DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET**

Acme Library Card Pocket
LOWE-MARTIN CO. LIMITED

